



**DU MOIS**

MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - N° 19 - JUIN 1996  
12 FRANCS - 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. (et fax) 42 59 34 10.

# Les bons plans de la musique dans le 18e



Noël Monier

A l'un des concerts du Conservatoire du 18e.

Notre dossier pages 9 à 12

**46 «sans papiers» de la rue Pajol poursuivent une grève de la faim depuis le 2 mai**

Page 3

**A la Chapelle : apprendre à écrire avec les yeux**

Page 8

**Carré d'Art à la Goutte d'Or**

Page 20

**Enquête : la Commune, qu'est-ce que ça représente pour vous ?**

Page 4

**Bibliothèque de la Goutte d'Or : les travaux vont commencer cet été**

Page 5

**Le Théâtre des Abbesses sera la deuxième salle du Théâtre de la Ville**

Page 7

**Les Amiraux et leur piscine**

Page 15

**Mon 18e, par Anatole, le garde-champêtre de la Commune libre de Montmartre**



Bernard Alloud

Page 16

**Histoire : la saga financière des seigneurs de Clignancourt**

Page 17

91 Fol 30  
32713

## IMAGES DU 18<sup>e</sup> Les photos de nos lecteurs



### Sur les marches de la rue Drevet

Le métier de **Guy Ferroud**, c'est : instituteur d'école maternelle. Et sa passion, c'est la photo, qu'il pratique en artiste, attentif aux détails, à la lumière, à l'entrecroisement des lignes, au rythme des volumes, réalisant de beaux tirages. Il est un des responsables de l'association *D'Anvers aux Abbesses, Points d'Art*. Il nous a confié cette photo, prise de sa fenêtre qui donne sur l'escalier de la rue Drevet, sur la Butte.

Chaque mois, rappelons-le, nous publions en cette page une photo envoyée par un lecteur, choisie pour son intérêt artistique, ou son caractère drôle, pittoresque ou dramatique... Aucune exigence spécifique quant à la forme (les photos en couleurs sont acceptées - mais seront reproduites en noir et blanc). Seules conditions : la photo doit avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec le 18<sup>e</sup> et il doit s'agir d'une photo originale, œuvre de la personne qui nous l'envoie. L'auteur aura droit à un abonnement gratuit de six mois pour la personne de son choix.

**Le 18<sup>e</sup> du mois est édité par l'Association des Amis du 18<sup>e</sup> du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. (et fax) 42 59 34 10.**

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) :

Christian Adnin, Bernard Ailloud, Christelle Antoine, Dan Aucante, Bernard Boudet, Noël Bouttier, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cartier-Cottin, Bertrand Combaldieu, Jean-Marie Corvaisier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Isabelle Goux, B. Jamil, Chantal Juan, Fred Kalfon, Marie-Pierre Larrivé, Françoise Marrié, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Claude Nègre, Jean-Claude Noyé, Patrick Pinter, Rose Pynson, Olivier Raynal, Silke Rotzoll, Sabadel, Jean-Yves Sparfel, Michèle Stein, Claude Thomas.

## 18<sup>e</sup> INFOS

### Dîner sur le trottoir entre voisins rue André Del Sarte

Dîner dehors - et, plus étrange encore, dans la rue - en bravant les Saints de glace ? Quelle drôle d'idée ! Eh bien oui, en ce 10 mai des voisins de la rue André Del Sarte ont tenu bon : comme promis, ils ont installé des tréteaux prêtés par le droguiste, des vieilles portes en guise de tables par-dessus, et pour finir, deux nappes. La «salle à manger» se trouvait sur le trottoir, devant l'école maternelle. Trente personnes sont venues, avec des quiches et du pain, des salades, du saucisson, et des tabourets. C'est ça, un repas de quartier. «Une jolie alternative à la télé», a dit un voisin qui, voyant la tablée en face, s'est installé à son tour. Mehmet quitte sa chaise. Quelques minutes plus tard, il est de retour avec un grand pot de thé et, pour finir, Anita, une voisine de la rue de Clignancourt, a invité tout le monde chez elle pour le café. Il

est 22 heures. Les tables, les bouteilles, tout disparaît, la rue redevient la rue.

L'idée n'est pas neuve. Mais depuis que, de Toulouse, les *Fabulous Troubadors* en font la promotion, les repas de quartier reflorissent un peu partout. Le 7 juin, beaucoup de rues en France se joindront à la «journée nationale des repas de quartier».

■ Contact : Fred, 46 06 85 87  
ou Sylvie, 42 55 44 36.

### Dans le quartier de La Fourche Le sixième festival de la Cour Saint-Pierre

Pour la sixième année consécutive, du 7 au 9 juin, les habitants et les artistes de la Cour Saint-Pierre ouvriront leurs appartements et leurs ateliers à une vingtaine de peintres, sculpteurs, caricaturistes, photographes, pour un mini-festival. Objectif : faire découvrir ce lieu hautement pittoresque (dans le 17<sup>e</sup> arrondissement, mais à la limite du 18<sup>e</sup>), avec sa ruelle pavée, ses fleurs, et les anciennes écuries reconverties en ateliers et appartements...

La Cour Saint-Pierre est menacée de démolition : la Mairie de Paris veut raser cet îlot pour créer un jardin public... avec quelques grands immeubles autour. Elle a commencé à «préempter» des appartements, qui restent inoccupés. Les habitants font remarquer qu'il y a, à proximité, d'autres projets de jardins publics qui ne détruisent pas de la même façon un environnement urbain permettant une réelle vie communautaire de quartier...

L'action est menée par l'association du Village de La Fourche, à cheval sur le 17<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup>.

■ Contact : ADVF, 8 cours St-Pierre, 75017 Paris.  
Tél. Martine Duthéil, 43 87 30 82.



Christian Adnin

## PETITES ANNONCES

□ Classic Hi-Tech, label associatif, recherche **bars sympas** sur 3<sup>e</sup>me et 4<sup>e</sup>me semaines de juin pour y produire leurs **groupes de rock** gracieusement... contre quelques bières. Contacter Harry Couvin au 41 16 60 42.

□ Association **La Parole nue** cherche textes (nouvelles, poèmes) d'auteurs inconnus pour lecture publique par comédiens. Tél. 42 59 49 38 ou 42 55 47 24.

□ Laurent vend Sony P.L.H.-E.T.N., 880 F. Tél. 42 55 76 83.

□ Le Docteur Corbel, vétérinaire, succède au Dr Théry, 7 rue Tholozé, 75018 Paris, tél. 42 64 28 18. Horaires d'ouverture du cabinet : 9 à 12 h, 14 h 30 à 19 h, fermé le mercredi après-midi et samedi après-midi.

### NOS TARIFS

10 F la ligne de 40 signes. Supplément de 50 F pour une domiciliation au journal. Pour être publiées le mois suivant, les annonces doivent nous parvenir **au plus tard le 18 de chaque mois**, sous les rubriques : *immobilier, logement ; emploi ; ventes et achats divers ; troc ; associations ; messages personnels*. **Pour nos abonnés** : gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.

# 46 des sans-papiers de la rue Pajol ont commencé une grève de la faim le 2 mai

**Mardi 7 mai.** Au cours d'une assemblée générale réunissant les «sans-papiers de Saint-Ambroise» et les associations qui les soutiennent, Stéphane Hessel, le porte-parole des «médiateurs», rend compte de l'entrevue que ceux-ci ont eue le jour même à Matignon. Le gouvernement aurait promis de traiter rapidement les dossiers et de tenir compte des critères établis par les médiateurs (voir encadré), bien que, du point de vue juridique, si l'on s'en tient aux lois Pasqua, aucun de ces critères ne suffise à lui seul à permettre une régularisation. Le gouvernement accepte aussi d'ouvrir un guichet unique où seront convoqués tous les membres du groupe dont la situation sera examinée. (Ce guichet unique était une des revendications des sans-papiers de Saint-Ambroise.)

Mais aucune garantie n'est donnée pour un règlement global de l'ensemble des dossiers, la logique du cas par cas prévalant. Par ailleurs, les sans-papiers n'ont pas l'assurance qu'à l'issue des premières auditions, ils ne seront pas renvoyés, chacun sur la préfecture de son domicile, aux quatre coins des départements de l'Ile-de-France...

Dans une ambiance survoltée, Youssouf, qui traduit ces propositions en bambara et en soninké, déploie une énergie considérable pour se faire entendre. De partout des commentateurs fusent, certains font des signes de réprobation. De toute évidence, les propositions de Matignon sont loin de faire l'unanimité. «C'est un piège, dit un homme à côté de moi. Ils cherchent à nous diviser. Nous avons entamé une lutte tous ensemble, nous voulons que tous soient régularisés.»

De fait, les sans-papiers sont bien conscients que c'est en restant unis

Ceux qu'on appelle «les sans papiers de St-Ambroise» campent toujours dans un hangar désaffecté de la SNCF rue Pajol (18e). Leur lutte, dont ils ont tenu depuis le début à marquer le caractère collectif, dure depuis deux mois. 46 d'entre eux ont commencé le 2 mai une grève de la faim. Objectif : obtenir la régularisation de leur séjour en France. Ce sont des gens entrés en France de façon régulière, et non pas clandestinement, mais qui sont victimes des nouvelles dispositions des lois Pasqua et de la politique restrictive actuelle, et qui sont menacés d'expulsion de France. Après de longues négociations, le gouvernement a accepté d'examiner la situation de 205 d'entre eux (sur 280). Les choses en sont là à l'heure où nous «bouclons» ce numéro.



Une des nombreuses manifestations qui depuis deux mois ont marqué la lutte des «sans-papiers de Saint-Ambroise» : le 1er mai, ils se sont joints au cortège syndical.

qu'ils ont le plus de chance de faire pencher le rapport de force en leur faveur.

Ce mouvement, qui a été marqué à ses débuts par deux expulsions menées par les forces de l'ordre (de l'église Saint-Ambroise et du gymnase Japy) et par quelques jours d'errance d'un local à l'autre (voir le 18e du mois, n° 18), a commencé à s'organiser lorsque les sans-papiers

ont été accueillis à la Cartoucherie de Vincennes. Une liste précise des personnes a alors été établie et le nombre de personnes n'a pas varié depuis. Il s'agit pour la plupart de déboutés du droit d'asile, de parents d'enfants français ou nés en France, de conjoints de Français ou de personnes en situation régulière, de couples à qui l'on refuse le regroupement familial, d'étudiants, ou de personnes qui ont vu leur carte de résident de dix ans non renouvelée.

Le 2 mai à minuit, 39 hommes et 7 femmes avaient entamé une grève de la faim, afin de montrer leur détermination et de susciter un écho à leur action. Mais les médias n'en ont quasiment pas parlé. Au moment où nous bouclons, ils en sont à leur vingtième jour. D'autres actions ont été organisées : un cortège des sans-papiers a pris place dans la manifestation syndicale du 1er mai, les femmes ont organisé le 11 mai une marche de Sèvres-Babylone à Matignon, un débat a eu lieu le 21 mai à la salle de l'Indépendance (48, rue Duhesme) à l'appel d'associations du 18e arrondissement...

Du côté des instances politiques, les sans-papiers ont reçu un vœu adopté par le conseil municipal du 18e arrondissement demandant «que les médiateurs choisis par les familles soient enfin entendus afin que les personnes de bonne foi obtiennent, après examen, la régularisation de leur situation». La Mairie du 18e a également participé à l'installation du dispositif sanitaire des grévistes de la faim, qui sont suivis par Médecins du monde et un collectif de médecins. Les élus communistes de l'arrondissement les ont assurés de leur soutien, de même que les dirigeants écologistes Noël Mamère et Dominique Voynet qui ont tenu une conférence de presse sur place.

**Lundi 20 mai.** Les médiateurs transmettent aux familles les propositions de la préfecture. Ceux dont la situation sera régularisée obtiendraient une carte de séjour d'un an, assortie d'un permis de travail. Par ailleurs, 205 (sur 280) sont convoqués à une première audition. Outre que 75 d'entre eux ne verront pas leur cas examiné et seront donc renvoyés à la clandestinité ou expulsés, ces convocations ne signifient pas

## Appel à la solidarité

Lait demi-écrémé, eau minérale, couches, petits pots, etc. font partie des besoins quotidiens des sans-papiers. Par ailleurs, les grévistes de la faim dorment à même le sol. Des matelas seront les bienvenus. Adresse : 22, rue Pajol, 75018 Paris. Compte au nom de la CFDT, mention «Solidarité sans-papiers», Crédit mutuel n° 80 13 40 41.

que les intéressés seront forcément régularisés. A l'heure où nous «bouclons» ce numéro (22 mai), nous ne savons pas ce que sera la suite des événements. La grève de la faim continue.

Claude Thomas

## Les médiateurs et leurs critères

A la demande des sans-papiers, un collège de 25 médiateurs s'est constitué. Il est composé de résistants, d'universitaires, de scientifiques, de hauts fonctionnaires. Citons entre autres : Lucie et Raymond Aubrac, Jean-Michel Belorgey, Noël Copin, Edgar Morin, Pierre Vidal-Naquet... Leur porte-parole est Stéphane Hessel, ambassadeur de France à la retraite. Ils ont établi une liste de critères dont ils considèrent «qu'ils justifient une régularisation» : parent d'enfant français, conjoint (ou concubin notoire) de Français, conjoint ou enfant ou frère ou sœur d'un étranger en situation régulière, parent d'un enfant né en France, demandeur de droit d'asile entré en France avant le 1er janvier 1993 et débouté des mois après, personne dont le retour interromprait le traitement médical d'une maladie grave, personne dont le retour l'exposerait à des risques sérieux, étudiant(e) en cours d'études universitaires reconnues, personne ayant une bonne insertion dans la société française mais dépourvue d'un titre de séjour.

## La poste de la Porte de la Chapelle remise à neuf

A son tour, le bureau de poste de la Porte de la Chapelle (93, rue de la Chapelle) s'est mis au goût du jour : nouvelle entrée, distributeurs automatiques de timbres, espace libre-service, installation d'un employé pour l'accueil. L'inauguration a eu lieu le 13 mai.

# Montmartre, à la recherche de la Commune (perdue ?)

**18e**  
**INFOS**

125 ans après, l'esprit de la Commune de Paris souffle-t-il encore sur la Butte de Montmartre ? Quelles images garde-t-on de cet événement ? Eléments de réponses au fil d'un micro-trottoir.

Un 8 mai par un froid de 11 novembre. Peu de monde sur la Butte, si ce n'est quelques vagues de touristes. La question du journaliste provoque souvent plus d'indifférence que d'embarras. «Vous savez, on est dans le spectacle. La Commune, ça ne nous dit absolument rien», explique un couple pressé rencontré au carrefour des rues Lamarck et du Chevalier de la Barre. Parfois, certains en savent plus qu'ils ne veulent bien le dire. Après avoir commencé par un «cela ne m'évoque pas grand chose», un jeune grand rouquin<sup>1</sup> parle, en vrac, d'un «esprit ré-volutionnaire et libertaire», de «l'humour montmartrois» et d'un «esprit sécessionniste» sans oublier de mentionner les «personnages hauts en couleurs comme Jean-Baptiste Clément».

## «Je n'étais pas là à cette époque»

Beaucoup moins enthousiastes, certains préfèrent se lancer dans des explications historiques. «C'était le siège de Paris par les Prussiens, explique M. Lambert de la rue Lamarck. A cette période, la commune de Paris s'arrêtait aux boulevards des maréchaux. C'était l'époque de Jaurès<sup>2</sup>.» Le propos sert à enterrer cet épisode. «La Commune n'a pas trop marqué la Butte, explique notre interlocuteur. De toute façon, l'esprit révolutionnaire, c'est dépassé. On vit tout de même mieux à notre époque».

Une vieille habitante du quartier, probablement octogénaire, est fort peu loquace. «C'était du temps de Clémenceau. Il y avait des barricades à Montmartre mais pas de vigne. De toute façon, que voulez-vous que je vous dise ? Je n'étais pas là à cette époque». Cette réflexion de bon sens, permettant de s'esquiver facilement, sera reprise par deux ou trois autres

1. Qui confond peut-être un peu la Commune révolutionnaire de 1871 et l'humoristique «Commune libre de Montmartre» inventée en 1920 (voir page 16)...

2. En fait, le futur leader de la SFIO a démarré sa carrière politique en 1885, quatorze ans après la Commune, qu'il n'a pas vécue directement.



personnes âgées qui me renverront sur tel ou tel nom autrement plus «calé» en histoire.

Dans la rue Saint-Vincent, Maria Thomas insiste sur «l'identité d'un quartier (que) les gens voulaient conserver». Elle insiste sur la misère qui existait alors et me cite comme personnage célèbre d'alors le «caricaturiste André Gill». Plus loin, Mme Lavocat confirme qu'il existe un «esprit rebelle à Montmartre, une volonté de se démarquer», même si, regrette-t-elle, «le côté simple de l'époque a un peu disparu».

Non sans humour, deux nouveaux Parisiens de la rue Caulaincourt, venus du Midi, évoquent un des résultats de la Commune : «une cathédrale nommée Sacré-Cœur qui ressemble à un gâteau de sucre». Et de me glisser : «Demandez à Dominique Lavanant ce qu'elle en pense. On vient de la voir passer avec son chien». Entre temps, l'actrice a filé à l'anglaise : pas de «scoop» pour le 18e du mois !

Sur ma route, l'interlocuteur le plus passionné est un... Ardéchois, exilé provisoirement en région parisienne et en visite à Montmartre. «La Commune doit être resituée dans le contexte des premières luttes de la classe ouvrière pour son émancipation. C'était une révolte des ouvriers contre la bourgeoisie. Cet événement a marqué la fin de la royauté et de l'empire, et l'avènement définitif de la République». A la différence de certains Montmartrois, notre Ardéchois, par ailleurs inspecteur des impôts, considère que «la Commune reste encore dans l'esprit des gens».

Confirmation avec un habitant du cru, André Wallon, qui fait parler son cœur d'amoureux de Montmartre. «Ici, l'esprit d'indépendance continue à imprégner le quartier. Dans les parties les plus populaires, la Commune reste une référence. On a chanté des chansons de la Commune lors de la victoire de Mitterrand en 1981.»

C'était il y a quinze ans, diront certains, et depuis, un certain désenchantement s'est installé. Peut-être... Les murs continuent, en tout cas, à afficher un côté frondeur. Dans la rue Paul Albert, on peut, par exemple, lire quelques maximes bien dans le ton : «désorganiser l'ennui», «surprendre l'existence», «pourquoi miauler quand nous pouvons rugir ?» Montmartre serait-il encore bercé par l'esprit de la Commune ?

Noël Bouttier

## On célèbre la Commune à Montmartre

La Mairie du 18e organise, pour célébrer le 125e anniversaire de la Commune de Paris, une série de manifestations.

• **Du 7 au 29 juin**, une exposition à la mairie, la Commune à Montmartre, organisée par les Amis de la Commune, avec une sélection de documents du musée de Montmartre. Une liste de 400 habitants du 18e faits prisonniers après l'écrasement de la Commune sera affichée, vous pourrez y rechercher les noms de vos ancêtres.

• **Le jeudi 13 juin** à 19 h, à la mairie, conférence de M. Willard, historien, et de Mme Braibant qui parlera du «rôle des femmes dans la Commune». (Entrée libre.)

• **Samedi 15 juin**, visite guidée des lieux historiques de la Commune à Montmartre (rendez-vous 16 h place Blanche). A 18 h, pot communard place des Abbesses, animation musicale par les Compagnons de Montmartre, la Lyre de Montmartre et le chanteur André Dumas.

Par ailleurs, l'association Les Rambleurs, association montmartroise (42 58 53 34), organise vendredi 14 après-midi et samedi 15, dans la rue Puget :

- une exposition de documents sur la Commune au café «Las Ramblas»,
- une «bourse d'échanges» de services et de savoirs,
- un bal le 14 juin à 20 h,
- une animation le 15 avec des musiciens, des comédiens...

Enfin, on pourra voir, à partir du 1er juin, chez des commerçants du quartier Lepic-Abbesses, des reproductions d'affiches de la Commune.

RESTAURANT



ZÉNOBIE

SPECIALITÉS DE DAMAS

1986 - 1996

Pour son 10<sup>e</sup> Anniversaire

le Restaurant ZÉNOBIE

vous offre l'apéritif

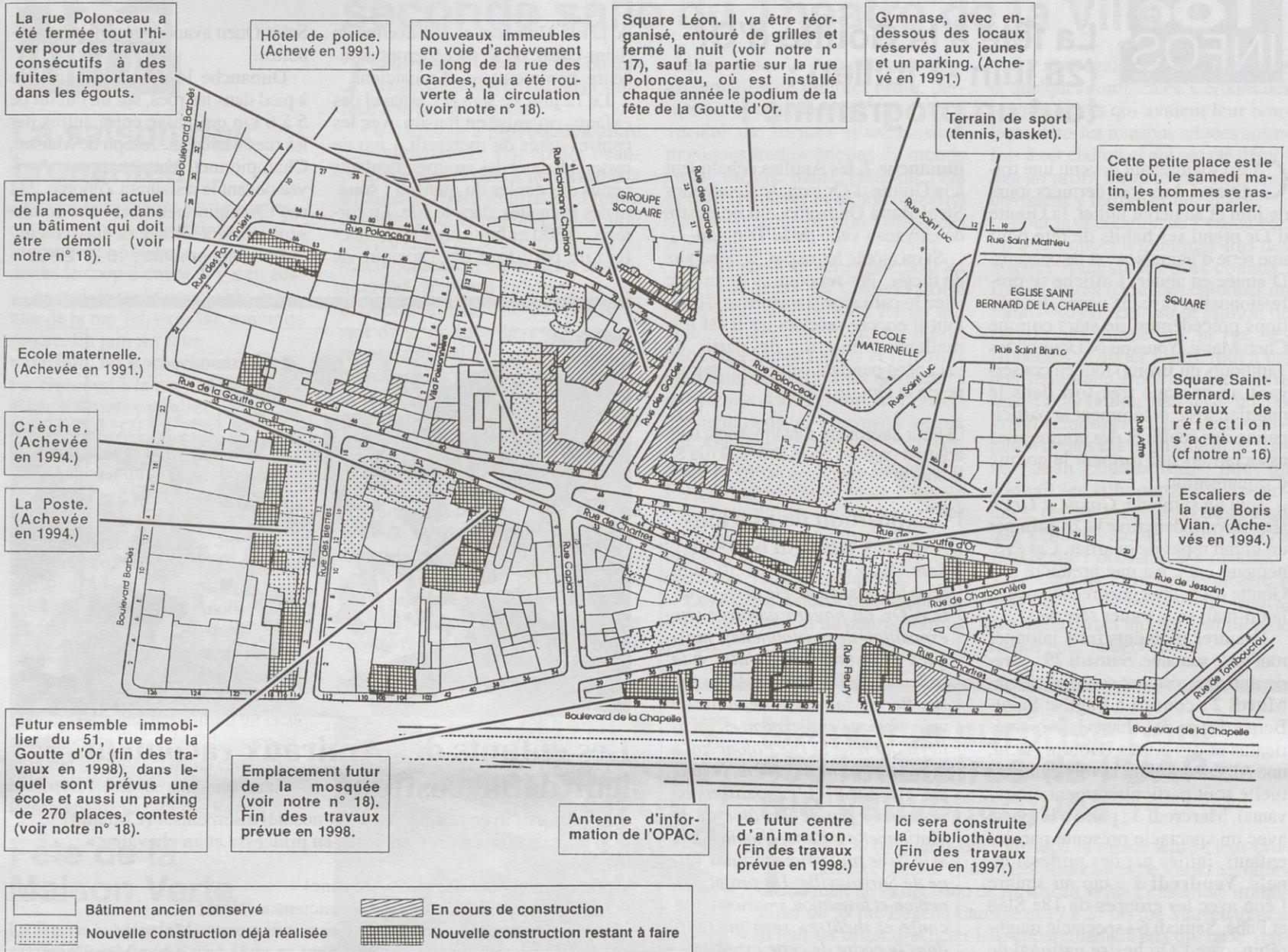
sur présentation

de ce journal

vendredi et samedi soir  
Danse Orientale

234, rue Championnet 75018 Paris - Tél : 42 28 96 31

# Où en est l'aménagement de la Goutte d'Or Sud



## La construction de la bibliothèque de la rue Fleury commencera cet été

Un appel d'offres a été lancé pour la construction de la bibliothèque de la Goutte d'Or, rue Fleury, et les propositions des entrepreneurs candidats, remises le 22 mai, doivent être examinées par la commission ad hoc de la Ville de Paris à partir du 30 mai. Les travaux pourraient commencer cet été et, si tout va bien, être achevés un an plus tard.

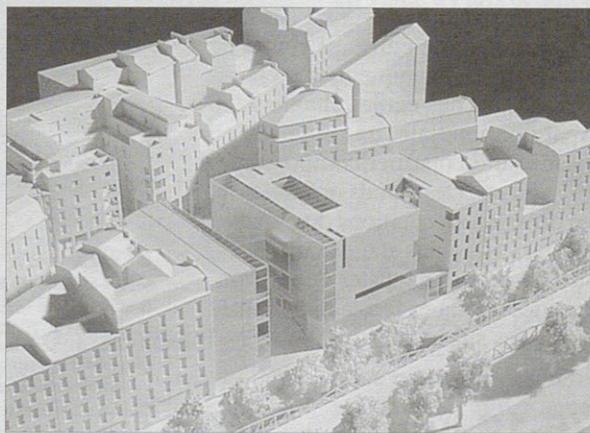
Restera alors à recruter ou affecter le personnel, et constituer le fond de livres et de disques.

Cette construction s'inscrit dans le cadre de la rénovation de la Goutte d'Or : de part et d'autre de la rue Fleury, sur une surface totale de 4 000 m<sup>2</sup>, il est prévu d'un côté un centre d'animation multi-activités (avec notamment un espace musique et un auditorium de 250 places), de l'autre côté la bibliothèque (qui comportera trois sections : adultes, jeu-

nesse, enfants, ainsi qu'une discothèque de prêt avec un espace vidéo-thèque).

La rue Fleury est une petite rue entre le boulevard de la Chapelle (où passe le métro aérien) et la rue de la Charbonnière. Elle sera classée voie piétonne.

Le projet établi par le cabinet d'architectes Costantini-Regembal propose une architecture de caractère très contemporain avec de grandes façades vitrées. Coût total prévu pour les travaux de la bibliothèque : 16 600 000 F. Un crédit de 6 millions



La maquette des deux bâtiments qui encadreront la rue Fleury : à gauche, le centre d'animation ; à droite, la bibliothèque.

de francs (5 millions en 1996, 1 million en 1997) est également inscrit pour l'achat de la première tranche des livres et disques, ainsi que du matériel de bibliothèque.

## Concertation engagée sur la circulation à la Goutte d'Or

Une concertation est engagée avec les associations de la Goutte d'Or sur l'aménagement des rues et l'organisation de la circulation dans l'ensemble du quartier. Plusieurs propositions de la Direction de l'aménagement urbain vont dans le sens du « quartier tranquille » souhaité par les habitants : notamment, une vaste zone dans laquelle l'aménagement des rues empêcherait les voitures de dépasser les 30 km/h, une zone plus petite à 15 km/h (rue Richomme et rue Pierre Budin, du fait des nombreuses écoles), deux itinéraires « vélo » (mais il n'est pas indiqué s'ils seront « en site propre »), etc. On peut se procurer à la salle St Bruno (9, rue St-Bruno) le document édité à ce sujet par l'association Paris-Goutte d'Or.

# Juin, mois des fêtes de quartier

## La fête à la Goutte d'Or (28 juin - 7 juillet) : tout un programme !

C'est maintenant devenu une tradition ! Aux tout derniers jours de juin et au début juillet, la Goutte d'Or prend ses habits de fête pour une série d'animations et de concerts. D'année en année, l'affiche se professionnalise (avec la venue, les éditions précédentes, de stars comme Cheb Mami, Youssou N'Dour ou les Tambours du Bronx) tout en conservant un ancrage très fort dans le quartier, avec notamment la participation des écoles et des nombreuses associations qui forment le comité d'organisation.

Tout un symbole, *Goutte d'Or en fête* devrait démarrer le **28 juin** par un grand repas de quartier. Cet événement, car c'est une première à la Goutte d'Or, était encore annoncé, à la mi-mai, sous toutes réserves.

D'autres moments forts jalonnent cette semaine. **Samedi 29** : parade dans les rues et scène ouverte. **Mardi 2** : concert à l'église Saint-Bernard avec des chants latino-américains et des Aurès (Houria Aïchi, une Algérienne dont la voix et la gestuelle sont particulièrement émouvants). **Mercredi 3** : place à la magie avec un spectacle présenté par des enfants, initiés par des professionnels. **Vendredi 5** : rap au square Léon avec les groupes du 18e Sléo et Fabe. **Samedi 6** : spectacle maghrébin avec l'Orchestre national de Barbès. Et pour la clôture le

**dimanche 7**, les Antilles débarquent à la Goutte d'Or avec le Renegades Steel Band Orchestra, un orchestre de calypso venu de la Trinidad.

Si on ajoute les expos, les concours de dictée, des rencontres (peut-être avec le caricaturiste algérien Slim), faut-il encore préciser qu'il est formellement interdit de partir en vacances pendant cette folle semaine de la Goutte d'Or ?

**N.B.**

□ Pour davantage d'informations, une adresse (la Salle Saint-Bruno, 9 rue St Bruno) et un téléphone (42 62 11 13).

### Exposition de marionnettes rue Boris Vian

*Samedi 29 et dimanche 30 juin, dans le cadre de la fête de la Goutte d'Or, on pourra admirer une exposition de marionnettes, masques et costumes de théâtre, à la salle Babel, 11 rue Boris Vian. (La rue Boris Vian est cette nouvelle voie, presque entièrement en escaliers, qui relie la rue Polonceau à la rue de la Charbonnière, le long du gymnase.) L'exposition est organisée par le Théâtre de la Marionnette à Paris, Utopia 2000, et le lycée professionnel Jules Verne de Sartrouville. Un projet animation et formation «marionnettes, conte et théâtre» sera présenté dans le cadre de cette exposition.*

## 16 juin : première ébauche de la future grande «Fête de la Chapelle»

Y aura-t-il un jour une fête de la Chapelle d'ampleur comparable à celle de la Goutte d'Or ? Sans avoir autant d'ambition, des responsables d'associations de ce quartier, et de l'Ecole normale sociale de la rue de Torcy, se sont dit qu'une fête mettrait un peu de vie et de gaieté à la Chapelle. Première ébauche dimanche 16 juin, de midi à 18 h. Un podium sera installé place de

Torcy, derrière l'église, il y aura de la musique ; notamment, une chorale d'enfants des écoles chantera, en création mondiale, une chanson en l'honneur du quartier composée par un habitant. Des stands présenteront les diverses associations du quartier, il y aura aussi des stands culinaires, où l'on pourra déguster des spécialités des quelques trente nationalités recensées sur le quartier.

## Village Guy Môquet (5-16 juin) : carnaval des enfants et course à pied

Du 5 au 16 juin, c'est la fête dans les rues autour du métro Guy Môquet. Comme l'an dernier, l'association des commerçants du Village Guy Môquet (de la porte de Saint-

Ouen à La Fourche et du square Carpeaux à l'extrémité de la rue de la Jonquière) organise animations et divertissements pour sa fête de l'été.

Une estrade sera installée à l'angle

de la rue Marcadet et de l'avenue de Saint-Ouen, où se succéderont amuseurs, bonimenteurs et musiciens.

Le 12 juin, ce sera le Carnaval des enfants, organisé en liaison avec les centres aérés du mercredi. Lieu de rassemblement des groupes d'enfants venus des écoles du quartier : square des Epinettes, dans le 17e. Le cortège - 1500 enfants sont attendus - fera un petit tour par l'avenue de

Saint-Ouen avant de revenir aux Epinettes.

Dimanche 16 juin, à 10 h, course à pied dans les rues, sur un circuit de 5 à 6 km qui passe entre autres par les rues Marcadet, Joseph de Maistre, Championnet, Vauvenargues. Arrivée devant le restaurant Zénobie, 234 rue Championnet. C'est une course sans chronométrage ni classement.

□ Renseignements : 46 27 22 02.



## Les enfants des Amiraux racontent leur défilé costumé

«On est sortis avec nos manteaux et nos déguisements.» (Corentin)

«On était déguisés en roi, en reine, en princesse et en chevalier.»

(Malcolm)

«Mon doudou était déguisé.» (Marine)

«On a fait un petit tour avec les musiciens.» (Nina)

«Il y avait même trois sorcières. J'ai eu très peur.» (Malcolm)

«C'était les dames de service. Au début on ne le savait pas. Moi, j'ai eu un petit peu peur.» (Nina)

«C'était le carnaval. Ça veut dire qu'on marche et les voisins et les parents nous regardent.» (Myriam)

«Il y avait un chien noir sur un balcon.» (Alexandre)

«On a dansé et on a lancé des confettis.» (Marine)

«Je voulais inviter mamie, mais elle était malade. Je lui montrerai la photo.» (Malcolm)

C'était le défilé de l'école maternelle de la rue des Amiraux.

### ESPACE CHAUFFAGE CLIMATISATION

INSTALLATION ENTRETIEN DEPANNAGE

CLIMATISATION  
CHAUFFAGE CENTRAL  
CHAUDIERE GAZ FIOUL  
CONTRAT D'ENTRETIEN

24<sup>ème</sup> anniversaire  
Depuis 22 ans dans  
l'arrondissement



Magasin d'exposition

ouverture du lundi au vendredi - 9h 19h et samedi 10h 17h

Crédits à taux exceptionnel 2% - 4%. Nous consulter

Tél : 46 - 07 - 63 - 61

Fax : 46 - 07 - 59 - 11

Le professionnel - Installation - S.A.V.

CHAUFFAGE

CLIMATISATION

Ets BAHLOUL - 49 rue de la Chapelle - 75018 Paris

## La saison des brocantes

Avec les beaux jours, les brocantes et vide-greniers se multiplient. La brocante des Abbesses, début mai, a donné le coup d'envoi. Il y a eu aussi, en mai, le traditionnel vide-grenier de la rue Tchaïkovski, autour du square. En juin il y aura :

- **1er juin, bd Rochechouart**, de la rue Dancourt à la rue de Clignancourt, brocante organisée par le Lion's Club. Tél. 42 55 07 79.
- **2 juin, rue Ordener**, à l'emplacement habituel du marché, c'est-à-dire de la rue Vauvenargues à la rue Montcalm, brocante organisée par la Société Mandon. Tél. 42 27 07 06.
- **9 juin, rue de l'Évangile**, au niveau de la rue Tristan Tzara, organisée par l'association Anode. Tél. 40 37 38 74.
- **8 et 9 juin, rue Ramey** : la brocante de l'association des commerçants du Village Ramey connaît maintenant à chaque édition un beau succès (entre la rue de Clignancourt et la rue Custine). Thème cette fois : le cirque. Réservée aux amateurs. Renseignements : 25 rue Ramey.

## Fête de la Maison Verte

La fête de la Maison Verte aura lieu samedi 8 juin, de 14 h 15 à 18 h, au 127 rue Marcadet. On pourra y applaudir la chorale de la Maison Verte (qui a déjà offert un aperçu de son talent le 5 mai, lors de son premier concert, donné après un an d'existence le 5 mai, sous la direction de Florence Louvier), des danses et des impros de théâtre par les enfants, etc. Buffet, tombola. Entrée libre. La Maison Verte, rappelons-le, est une communauté protestante du 18<sup>e</sup>.

## Attente au 61 rue Myrha

Situation d'attente pour les familles du 61 rue Myrha : installées depuis 1994 dans cet immeuble appartenant à la Ville de Paris, qui était vide depuis des années et qu'elles ont squatté, elles ont reçu début mars une lettre leur donnant jusqu'au 2 mai pour partir. A partir du 2 mai, en vertu d'un jugement rendu contre elles, elles peuvent être expulsées. Mais toutes sont demandeuses d'un vrai logement. Elles se demandent avec inquiétude ce qui viendra le plus vite : le relogement, ou la police ?

# Le Théâtre des Abbesses sera la seconde salle du Théâtre de la Ville

*Théâtre des Abbesses*, lit-on au-dessus du nouveau bâtiment situé face à la rue Ravignan.

Ce bâtiment a provoqué nombre de contestations, fait couler beaucoup d'encre et donné du travail aux tribunaux. Notre journal en a rendu compte régulièrement. La question des parkings en sous-sol, source de mécontentement numéro un dans le quartier, pourrait rebondir si par extraordinaire la Ville de Paris refusait de s'incliner devant les jugements qui lui ont imposé en ce domaine des limites strictes. Espérons qu'il n'en sera pas ainsi...

Quoi qu'il en soit, l'immeuble va être achevé dans les prochains jours et l'on a maintenant des indications précises sur son utilisation.

On y trouve en premier lieu une salle de théâtre, d'une capacité de 400 places. La gestion en sera confiée au Théâtre de la Ville, et c'est plutôt une bonne nouvelle : Gérard Violette, le directeur de ce théâtre (situé place du Châtelet), y a

réalisé jusqu'à présent une programmation de premier ordre, permettant la découverte d'une grande variété de formes d'expression, musiques traditionnelles du monde entier, théâtre, danse, chanson... On devrait retrouver la même diversité dans les programmes du Théâtre des Abbesses.

Le bâtiment abritera également les cours de danse du Conservatoire supérieur de région de Paris, qui étaient dispensés jusqu'à présent dans sept salles louées et réparties dans cinq implantations différentes dans Paris. En regroupant l'enseignement dans les nouveaux locaux des Abbesses (quatre salles de danse, trois salles de cours, une bibliothèque-discothèque, deux bureaux pour l'administration, une salle des profs), ce conservatoire pourra doubler son nombre d'élèves dans cette discipline (actuellement 90).

Les locaux seraient également utilisés par l'Institut de danse Marous Petipa.

Il y aura également des logements et quelques commerces. Certains des commerçants qui avaient leur boutique dans les maisons situées autrefois à cet endroit et qui ont été démolies au profit du nouveau bâtiment, devraient y retrouver une place.

Pour la décoration de l'ensemble, on a fait appel à quelques-uns des artistes français les plus connus : Daniel Buren (celui des colonnes du Palais-Royal) décore le pignon de façade qui donne sur la rue des Abbesses ; Olivier Debré (qui n'est pas seulement l'oncle du ministre Jean-Louis Debré, mais aussi un très grand peintre) est chargé de la décoration de la salle et du rideau de scène ; Jean-Charles Blais, dont on connaît les silhouettes monumentales, réalise les lambris du couloir de l'école de danse... Nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir.

Le coût de l'ensemble théâtre + école est de 69 millions de francs, auxquels il faut ajouter 1 million de francs pour la décoration.



Christian Adnin

## Deux heures pour parcourir 660 mètres

*Le parcours fait 660 mètres, et 660 mètres de rue très pentue. La voiture victorieuse, une Hotchkiss 1933 conduite par M. Fougeray, a mis près de 2 heures, soit une vitesse de 0,3 km/h environ. Le jeu consistait à rouler le plus lentement possible, sans caler. La course au ralenti de la rue Lepic est une tradition bien établie (bien que contestée par les écologistes) : c'était, le 19 mai dernier, sa soixante-douzième édition.*

## Mauvaise surprise pour 450 locataires de l'UAP rue Vauvenargues

Les 450 locataires ont tous reçu la même lettre : leur propriétaire, l'UAP (Union des Assurances de Paris) les informait de sa décision de mettre en vente l'ensemble immobilier du 59 rue Eugène Carrière et 17 à 27 bis rue Vauvenargues. Il leur est offert d'acheter leur appartement. Ceux qui ne le veulent pas, ou qui ne le peuvent pas faute d'argent, ne verront pas leur bail renouvelé à son échéance et seront mis dehors.

Plus d'une centaine de baux viennent à échéance avant la fin de 1996. C'est donc dans l'urgence que ces locataires vont devoir prendre leur décision.

L'immeuble Vauvenargues n'est pas le seul que l'UAP met en vente à Paris et ailleurs. Officiellement, il s'agit pour le géant de l'assurance de «procéder à des arbitrages au sein de son patrimoine» et «mieux répartir les risques». Mais on peut supposer que, comme certaines banques, l'UAP a spéculé imprudemment sur l'immobilier à l'époque où ce placement paraissait juteux, et est contrainte aujourd'hui de vendre pour «se refaire».

La réaction de la plupart des locataires a été la surprise et, pour beaucoup, l'inquiétude, d'autant plus qu'au début l'UAP a été très avare d'informations... Il y a, parmi les 450 locataires, des gens au chômage, des personnes âgées...

A ceux qui auront la possibilité d'acheter, l'UAP propose (en fait, impose) un prix de 13.000 F le m<sup>2</sup> en moyenne (ce qui correspond à peu près au prix du marché sur le 18<sup>e</sup>, voir l'article dans notre dernier numéro). Là-dessus, elle fait 10 % de remise, plus 0,5 % par année d'ancienneté dans le logement - mais seulement si le locataire se décide à acheter avant le 31 octobre, ce qui est un moyen de pression. L'UAP offre en outre les frais de notaire, mais à condition d'acheter avant le 31 juillet.

Ces points étant acquis, aucune négociation n'est possible. Inutile d'essayer de discuter, même pour 1 centime. C'est ce qu'ont indiqué très clairement les représentants de l'UAP aux locataires lors d'une réunion le 6 mai. Chez beaucoup, la colère a succédé à la surprise et à l'inquiétude, devant le mépris que manifeste la brutalité de ces méthodes...

## L'innovation pour l'action humanitaire à La Chapelle

# Delta 7 : comment écrire avec les yeux

Rue Marc Seguin, dans le quartier de la Chapelle, se trouve le siège de l'association Delta 7, qui se consacre à l'innovation dans le domaine sanitaire et social, notamment l'invention de nouveaux équipements permettant aux malades et handicapés de se rapprocher d'une vie normale.

Un malade hospitalisé en service de réanimation, ayant subi une trachéotomie, conscient mais incapable de communiquer : Deltavision.

Un tétraplégique, seul chez lui, entièrement immobilisé devant un téléphone désespérément muet, une télé à l'écran noir et des livres inaccessibles : Deltavision.

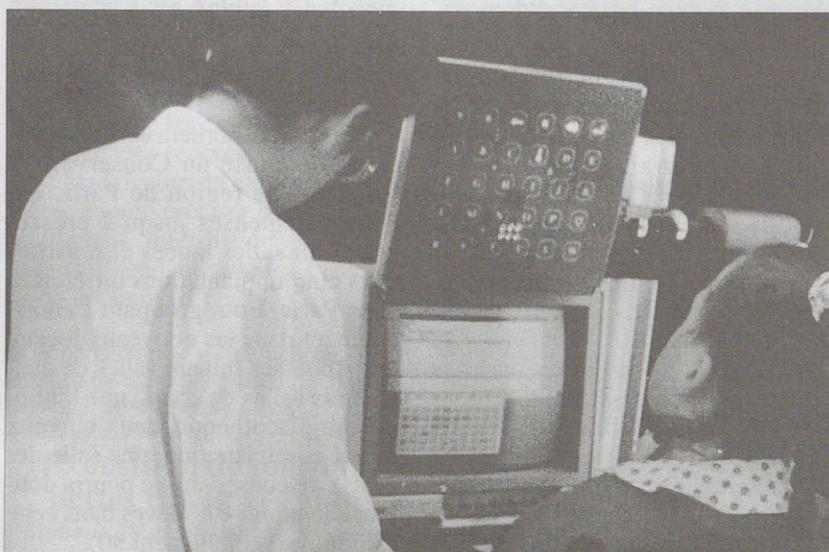
Deltavision est un tout nouveau système de commande par le regard, une machine pas plus grande qu'un minitel avec son clavier, à placer à son chevet et qui capte les mouvements de l'œil. On fixe du regard les lettres classées en ordre alphabétique, on cligne de l'œil et elles s'impriment aussitôt les unes après les autres sur l'écran. On peut corriger comme à la main. Très vite, on peut apprendre à «écrire» 50 caractères à la minute.

Trois prototypes ont été fabriqués, ils sont actuellement testés sur cent malades dans trois hôpitaux, au Mans, à Nantes, à Bordeaux. Pour l'instant, ils ne sont capables que de traitement de texte, mais la possibilité existe et va être mise en place d'en faire de vrais petits ordinateurs pouvant commander la télévision, composer les numéros de téléphone... et ils vont même être connectés sur le multimedia, permettant aux tétraplégiques de lire des CD-Rom, consulter des documents, jouer et même se brancher sur le web.

Le concept a été inventé par un chercheur de l'INSERM, Jacques Charrier, mais toute l'opération a été montée par Delta 7, une association humanitaire se consacrant à l'innovation dans le domaine sanitaire et social et dont le siège est 24, rue Marc Seguin, dans le quartier de la Chapelle.

### De la télé-alarme aux «Foyers Delta 7»

Delta 7, association loi 1901 à but non lucratif, a été créée en 1973 par sept personnes, sept «utopistes» : un philosophe, un chef d'entreprise, un éducateur, un publicitaire, d'autres..., tous chercheurs en moyens nouveaux et concrets d'améliorer la vie des vieux, des malades, des handicapés, des fragiles et des fragilisés de la vie, de les aider à se reprendre en main, à récupérer leur autonomie, à vivre. Elle a pour vocation la recherche de solutions originales aux problèmes sociaux et leur expérimentation en vue d'une généralisation.



«Nous avons commencé en 1973 par Delta Revie, un bip, une télé-alarme connectée à un standard téléphonique, destinée aux personnes âgées et isolées, une façon d'assurer leur sécurité matériellement et moralement», déclare Bernard de Groc, directeur général de Delta 7. Vingt ans plus tard, le système est généralisé, dans le domaine public.

Depuis, Delta 7 a monté bien d'autres opérations : les Relais Delta 7 pour maintenir les liens entre enfants et parents incarcérés, des Foyers Delta 7 pour accueillir des enfants temporairement délaissés, des Hameaux d'apprentissage Delta 7 pour de jeunes chômeurs de milieu rural, des Logis Delta 7, studios équipés pour accueillir quelques semaines ou quelques mois des handicapés sortant de l'hôpital...

### Le catamaran de Quiberon

Depuis 1988, Delta 7 possède également un catamaran (basé à Quiberon, croisières d'avril à septembre) pouvant embarquer des équipages mixtes de huit personnes dont trois handicapés moteurs. «Le bateau est un lieu d'intégration, de cohabitation, une façon de prouver que les handicapés peuvent faire du sport avec les valides, et pas seulement du "handisport". Les Logis sont eux aussi des lieux d'intégration, des "sas" permettant à des accidentés de se récupérer, d'apprendre à gérer une nouvelle vie et de la mener le plus efficacement possible, de la façon la plus proche possible de la normale», ajoute Bernard de Groc.

«Partout, toujours, dit-il, nous voulons accompagner, mais sans

**On fixe du regard les lettres alignées au-dessus de l'écran, on cligne de l'œil, et elles s'impriment les unes après les autres.**

jamais pratiquer un assistanat.»

Actuellement, Delta 7 s'intéresse particulièrement à deux types d'interventions : auprès des adolescents et jeunes adultes atteints d'autisme et auprès

des personnes âgées ayant la maladie d'Alzheimer. «Deux cas bien différents mais à mettre en parallèle car nous répondons à des besoins, agissons là où il y a des carences des structures existantes, explique le directeur. Les enfants autistes sont pris en charge par des structures éducatives, mais quand ils atteignent l'âge adulte, il ne leur reste plus que

l'hôpital ou alors il faut les remettre à la seule charge permanente des familles. Aussi avons-nous pensé à la création d'un centre éducatif de jour - il existe depuis 1992 à Lorient, accueillant quinze jeunes autistes - où, sans être coupés des familles, ils continuent à être suivis, à avoir des activités, à vivre dans la vie.

«De même, pour les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, il faut une solution intermédiaire entre le maintien dans la famille, avec toutes les difficultés que cela présente devant une maladie longue et évolutive, et l'hôpital, très cher et parfois incapable de les aider, de les stimuler, de vaincre des tendances à la prostration. Aussi avons-nous l'idée de création de petites structures conviviales d'hébergement sous surveillance médicale mais à proximité des familles. Nous cherchons actuellement des lieux : appartements ou petites maisons, pour réaliser le projet.»

Innovant, inventant, restant toujours maître d'œuvre de ses projets mais les réalisant en partenariats (entreprises, pouvoirs publics, institutions comme la Fondation de France...), Delta 7 fonctionne avec une structure légère de 7, toujours 7, salariés depuis la rue Marc Seguin, et de nombreux bénévoles. Elle gère un budget de 4 à 5 millions de francs par an, vivant de subventions et de dons - ils sont 50 000 à soutenir l'association.

Marie-Pierre Larrivé

## Maintien assuré pour les footballeurs de l'Olympique Montmartre

C'était loin d'être gagné d'avance pour les footballeurs de l'équipe première de l'Olympique Montmartre. Premiers l'an dernier de leur championnat de district, ils ont donc «monté» cette saison dans la division supérieure, en «promotion d'honneur». Mais, comme c'est toujours le cas pour les nouveaux promus, ils ont découvert un football beaucoup plus exigeant, avec dans certaines équipes des joueurs qu'on peut déjà considérer comme des semi-professionnels.

Les premières semaines ont été difficiles : l'équipe de la Porte Montmartre ne parvenait pas à décoller des trois dernières places. Mais peu à peu elle a trouvé ses marques. Dès la mi-

mai, après un match nul très reconfortant obtenu contre l'équipe PSG engagée dans ce groupe, et après une victoire sur Sèvres, les Montmartrois ne pouvaient plus, arithmétiquement, être rejoints par les derniers. Leur maintien en «promotion d'honneur» était totalement assuré. A une journée de la fin du championnat, ils occupaient la 8e place du groupe (sur 12).

Les autres équipes de l'Olympique Montmartre (dix équipes en tout, réparties dans les différentes compétitions, des poussins aux seniors, rien que des jeunes du quartier de la Porte Montmartre : le club refuse de recruter des «mercenaires») ont réalisé également une bonne saison.

Le 21 juin, premier jour de l'été, c'est la Fête de la musique. A cette occasion, nous proposons un tour d'horizon (forcément incomplet) de la musique dans notre 18e : un bref recensement des lieux où on peut écouter toutes sortes de musiques ; des reportages sur deux institutions vouées au classique, le Conservatoire Gustave Charpentier et le Chœur de l'Abbaye de Montmartre ; le programme du Festival de Jazz ; un intermède historique sur le saxophone ; et un portrait de musicien...

## Où écouter quoi dans le 18e

### JAZZ

■ Le **Bab Ilo** organise des concerts tous les samedis à partir de 21 h. Bar ouvert dès 19 h. Les autres jours, musique d'ambiance (sauf dimanche, soir de fermeture). Prix des consommations : 14 à 40 F, majorées le samedi de 30 F versés aux musiciens. Jeudi soir, couscous. A signaler particulièrement, le 8 juin, le pianiste et saxophoniste Olivier Nestelhut. 9, rue du Baïgneur. 42 23 99 19.

■ Le **Studio des Islettes** présente tous les vendredis à partir de 19 h un groupe de jazz style périphérique, les samedis et dimanches un groupe de jazz moderne ou classique. Du lundi au jeudi, jam-session à 19 h. Prix des concerts : 50 F. Jam session : 20 à 40 F. 10, rue des Islettes. 42 58 63 33.

■ Au **Houdon**, jazz be-bop les vendredis et samedis à partir de 22 h. Jam-session le jeudi soir. Consommations de 20 à 50 F. Le Houdon est un restaurant qui sert à partir de 11 h jusqu'à la fermeture, compter 65 à 150 F. Il accueille souvent des jazzmen d'assez grande notoriété, par exemple, le 21 juin, le Steve Potts Quartet avec en invité Xavier Richardo. 5, rue des Abbesses. 46 06 35 91.

■ Le **Trou du Souffleur** : jazz le vendredi soir à 21 h, ainsi que le samedi soir à partir du 15 juin. Entrée 30 F. L'établissement est un restaurant ouvert de 12 h à 2 h, avec un menu à 98 F. 68, rue Lepic. 42 52 07 06.

### MUSIQUE CLASSIQUE

■ Au **Bab Ilo**, concert de musique classique le dimanche après-midi, en alternance avec des récitals de poésie. 21 juin : autour de Claire Merlet, altiste. 9, rue du Baïgneur. 42 23 99 19.

■ Les églises **Notre-Dame-de-Clignancourt** (place Jules Joffrin, 44 92 70 21), **St-Pierre-de-Montmartre** (en haut de la Butte, 46 06 57 63) et **St-Jean-de-Montmartre** (place des Abbesses, 46 06 43 96) accueillent des concerts. A signaler, le 21 juin, à N.-D.-de-Clignancourt le *Magnificat* de Bach par le Conservatoire du 18e, et à St-Pierre un concert d'orgue et chorale.

### ROCK, FUNK, SALSA et Cie

■ Le **Blues Heures** propose du jeudi au samedi à partir de 21 h des concerts tous styles (excepté le rap et le hard). Beaucoup de groupes jeunes, dont certains font ensuite leur chemin. (Les *Voleurs de poules* sont passés ici à leurs débuts.) Le restaurant sert de 19 h à 23 h 30 (chili con carne 35 F, steak frites 50 F). Concert à 20 F (versés aux musiciens) et consom-

mation à 10 ou 15 F, ce qui en fait un des lieux de concert les moins chers de Paris. Possibilité d'enregistrement en live. 97 bis, rue Championnet. 42 57 30 66.

■ L'**Erotika**, qui s'est ouvert à l'emplacement d'une ancienne boîte de strip-tease, et en a gardé le nom (bien qu'on n'y pratique plus le nu !), est depuis trois ans une salle de concerts. L'entrée coûte entre 60 F et 110 F, boisson comprise. 2, rue Coustou. 42 59 79 61.

### TOUS STYLES

■ Le **Divan du Monde**, qui a pour slogan «Tous les mondes, toutes les modes, toutes les cultures, tous les jours», est célèbre pour ses nuits et ses concerts, où les styles se succèdent, du hard-rock au flamenco en passant par les musiques africaines ou antillaises, la pop, etc... 60 à 100 F l'entrée. 75, rue des Martyrs. 44 92 77 66.

■ Les deux salles du boulevard Rochechouart, le **Cigale** au 124 (tél. 42 23 15 15) et l'**Elysée-Montmartre** au 72 (tél. 44 92 45 49) présentent des concerts de tous styles. La Cigale est un des grands music-halls de Paris ; en outre, dans sa petite salle en sous-sol, il donne des concerts de rock et, tous les dimanches soirs, de flamenco. Mentionnons spécialement aussi les fameux bals de l'Elysée-Montmartre chaque 1er et 3ème samedi du mois, de 11 h à 6 h du matin.

### CHANSON FRANÇAISE

■ Jean-Louis Foulquier, producteur de l'émission **Pollen** qui passe tous les soirs sur France-Inter, enregistre régulièrement son émission au **Divan du Monde**, en public, avec ses invités illustres qu'il fait chanter et se raconter. Ce sera le cas le 3, le 4, le 11, le 17, le 18 juin (19 h 30). Entrée gratuite. Le programme du Divan du Monde comporte aussi des concerts de chanson française (exemples : 6 juin, le groupe Portier de nuit ; 8 juin, Zakia Bellouti ; les 19 et 20 juin : Caro). 75, rue des Martyrs. 44 92 77 66.

■ Plusieurs cabarets montmartrois présentent en permanence des chanteurs et chanteuses, dans des programmes qui ne sont pas forcément réservés aux touristes. C'est le cas du **Lapin Agile** (22, rue des Saules. 46 06 85 87), de **Chez ma cousine** (12, rue Norvins. 46 06 49 35), du **Canotier** (62 boulevard Rochechouart. 46 06 02 86), etc...



Répétition de chant au Conservatoire du 18e, rue Baudelique. (Non, le professeur ne tourne pas le dos aux chanteurs ! Ce curieux effet résulte d'un reflet dans un piano...)

### Le Festival de Jazz à Montmartre

Concerts gratuits jusqu'au 12 juin dans les Arènes de Montmartre

Pour sa deuxième édition, le *Festival Jazz à Montmartre* propose une série de concerts gratuits : chaque jour du 31 mai au 12 juin, de 17 h à 19 h dans les Arènes de Montmartre (entrée : 25, rue Chappe), des jeunes musiciens de l'école de jazz ATLA (du guitariste Antoine Tatich-Luis Aquino) présentent leur musique. Le public est invité à noter chacun des treize groupes, et le groupe lauréat se verra remettre le trophée Jazz à Montmartre. L'an passé, c'est le trio Gilles Barikoski qui a été primé. Les organisateurs du Festival offrent au groupe primé d'enregistrer un de ses titres dans un studio professionnel.

D'autre part, aux mêmes dates, moyennant 100 F maximum, on pourra dîner en musique dans douze restaurants du quartier associés au Festival (soirées animées par ces mêmes jeunes). Un prix sera attribué au chef cuisinier auteur du meilleur menu. Et un concours sur le jazz, à la disposition des clients dans les restaurants, permettra de gagner un billet d'avion aller-retour Paris-New York.

Enfin, les 1er et 2 juin, deux soirées «jazz et cinéma» sont programmées au Studio 28, avec concert en première partie et un grand film en deuxième partie. (10, rue Tholozé.)

Le Festival Jazz à Montmartre est organisé par l'association *Un village dans Paris : Montmartre*, créée par quatre hôteliers du quartier, et dont le président est Michel Cadin, hôtelier rue des Abbesses.

□ Pour obtenir le programme détaillé : «Un village dans Paris : Montmartre», tél. 42 54 45 21.

## 1945 inscrits au Conservatoire du 18e

« *C'est une ruche* », dit le directeur, Guy Pernoo. Effectivement, vu de la rue, le bâtiment du Conservatoire municipal Gustave Charpentier (conservatoire du 18e arrondissement), rue Baudelique, avec ses rangées de fenêtres concaves, qui surplombent un bas-relief représentant masques et lyre, rappelle un système de rayons de miel. A l'intérieur, c'est la fabrique : le va-et-vient des grands et petits musiciens, violon ou carton à musique sous le bras, anime le hall, pour se canaliser vers les cellules en étage, où règne une activité intense qui s'échappe parfois dans les couloirs feutrés par bribes de mélodies.

« *Alors, bonhomme ? Tu as bien bossé ?* » interroge Jean-Claude Dewaele, professeur d'alto, en s'asseyant à côté de Mikaël, qui, son mini-alto sur l'épaule, hoche la tête et commence promptement son morceau. Les notes montent et descendent et le professeur est assez content. Par-ci par-là il corrige le placement des doigts de son élève. Il l'incite à mieux écouter : « *Si bémol !... bémol !* » Les articulations de la main qui tient l'archet doivent s'assouplir : Dewaele fait une démonstration. Un homme de si grande taille avec un si petit alto ! ça fait sourire Mikaël. Mais tout de suite après, ça va mieux.

C'est un long travail jusqu'à la maîtrise d'un instrument, la souplesse, la légèreté, la justesse, l'haleine pour de longues phrases. Cécile, elle,

Gustave Charpentier est un compositeur français dans la tradition du romantisme (1860 - 1956). Ses œuvres principales : *Impressions d'Italie*, suite pour orchestre, et *Louise*, opéra, dont le troisième acte se déroule dans un square de la Butte Montmartre. Charpentier lui-même a vécu boulevard Rochechouart. C'est son neveu Claude, architecte, qui a conçu le bâtiment de la rue Baudelique, érigé en 1985.

ici en fin d'études, peut se consacrer à un vrai affinement de son « discours » musical. Avec son professeur de hautbois, elle travaille un concerto de Vivaldi. Tous les deux, ils font tourner leurs instruments comme pour dresser un serpent, et ça chante, ça chante... à bout d'haleine, il faut encore monter tout en haut d'une colline mélodieuse, Jacques Zannettacci entraîne Cécile, et voilà qu'elle y arrive aussi.

Deux heures plus tard, on la retrouve au milieu d'autres jeunes avec des instruments à vent, clarinettes, flûtes, autres hautbois : c'est la répétition de l'orchestre « juniors ». A côté, on entend Patrick Chazal et ses percussions. Et les cordes répètent en même temps dans l'auditorium au sous-sol, sous la conduite de la prof, Paulette Lore, qui est en même temps violon solo dans l'orchestre symphonique du Conservatoire. On voit des têtes qui ont à peine 10 ans.

La politique du conservatoire est d'orienter chaque enfant vers les exercices de groupe dès qu'il en est capable. Si ce n'est pas l'orchestre, ce sera la chorale : chorale d'enfants, chorale d'adultes là aussi. Même ceux qui étudient l'écriture musicale : les profs leur trouvent les instrumentistes correspondant aux morceaux qu'ils ont composés, et les voilà en répétition, le jeune compositeur dirigeant lui-même son orchestre. Guy Pernoo, qui est venu écouter, observe un moment, puis, tout en approuvant ce travail, prend baguette et musiciens au jeune homme. « *Regarde : si*



Dan Aucante

*tu veux les faire démarrer, sers-toi de tes deux mains ; tu vois... ? Mais si je veux faire le malin, je fais comme ça - signe brusque de la main, instrumentistes perdus - ça tombe à l'eau !* » L'élève reprend : « *Merci beaucoup !* » A la manière de son directeur, il lance en direction des musiciens un coup de poing qui évoque plutôt un combat de boxe ; ils démarrent quand même, c'est l'éclat de rire général.

Grâce à cet échafaudage d'activités d'ensemble, accompagné par l'heure obligatoire de solfège par semaine, on arrive ici à monter des concerts de l'ampleur de ce *Messie* de Händel qu'on a pu écouter le mois dernier dans les églises Notre-Dame-de-Clignancourt et Saint-Jean-de-Montmartre.

Guy Pernoo est fier de ces résultats. Les concerts produits sous sa direction, avec à l'affiche des grandes œuvres (le *Requiem* de Mozart et celui de Fauré, le concerto *L'Empereur* de Beethoven, la *Moldau* de Smetana, etc.) sont aussi destinés à enrichir la vie du quartier, à faire profiter les habitants de la musique. Il y a environ quatre grands concerts au cours de

nom l'indique, à Adolphe Sax que l'on doit l'invention du saxophone et nombre de ses perfectionnements.

Brevetée en 1846, l'invention ne fait pas l'unanimité. Du côté des industriels d'abord - et Sax, accusé (à tort) de contrefaçon, devra défendre son instrument devant les tribunaux, qui d'ailleurs lui donneront raison. Une « Société des ennemis de Sax » fut même créée, dans le but de lui intenter procès sur procès.

Les musiciens eux-mêmes, classiques ou militaires, ne furent pas convaincus par le saxophone, aux notables exceptions près de Berlioz et Rossini. Il faudra attendre la fin de la Première guerre mondiale, avec l'écllosion du jazz et le talent des musiciens noirs, pour don-

ner au saxophone ses lettres de noblesse.

Le génie de Sax (il fut un inventeur non seulement dans le domaine musical, mais aussi acoustique, médical, ferroviaire) n'a d'égale que la médiocrité de sa gestion. Si on situe l'apogée de sa carrière en 1867 quand il se voit décerner le Grand Prix de l'exposition universelle de Paris pour sa famille d'instruments, il doit affronter trois faillites. Il meurt en 1884 et repose au cimetière Montmartre.

Mais la maison Sax continue. Elle est reprise par ses fils. Dans les années 1920, on retrouve les ateliers Sax au numéro 84 de la rue Myrha (dans la partie de cette rue située entre le boulevard Barbès et la rue de Clignancourt). Un grand

l'année, plus les représentations de l'orchestre de variétés, de l'ensemble vocal, et de petites formations occasionnelles ; et tout cela à entrée libre. « *Les gens y viennent beaucoup en famille* », a observé Pernoo, et il en est content : « *La meilleure initiation musicale est celle qui se passe à la maison. Quand les parents sont mélomanes, l'enfant marche bien.* » Mais, ajoute-t-il avec un brin de mépris, « *écouter du rock ou du rap n'est pas une initiation à la musique.* »

On peut également écouter les auditions des diverses classes pratiquement un soir par semaine (souvent le mardi), dans le Conservatoire.

### Les adultes comme les enfants

Le conservatoire accueille les enfants, pour une « initiation », à partir de 6 ou 7 ans. Mais ensuite il faut savoir qu'une formation musicale « prometteuse » prend environ huit à dix ans ; c'est pour cette raison que le Conservatoire Gustave Charpentier impose des limites d'âge pour débiter (exemples : 10 ans pour violon et piano, 12 ans pour la clarinette), au-delà desquelles on est considéré comme « adulte » et où donc on n'est plus subventionné par la Ville de Paris : c'est-à-dire que ceux qui débiteront à un âge plus tardif paient au prix coûtant, qui est de 5 000 F par année, au lieu de 1 500 F pour les enfants.

Sur les 1 945 inscrits, cette formule concerne actuellement 233 élèves. La spécialité la plus souvent choisie par ces jeunes adultes est le piano-jazz ; mais il existe aussi un cours de musique de chambre pour adultes. La section « art dramatique », les samedi après-midi, est fréquentée par les 15 à 25 ans. Pour la danse - il existe des cours de danse classique comme de modern-jazz -, comme pour les instrumentistes, un début prometteur se fait plutôt à 6, 7 ans, et si l'adepte (qui d'ailleurs, très souvent, apprend le piano en même temps), a tenu jusqu'à 16, 17 ans, il (ou elle) peut tenter d'entrer par concours au Conservatoire national supérieur de musique et de danse.

Ce sera peut-être le cas pour l'une ou l'autre de ces adolescentes danseuses, qui, en cet après-



Guy Pernoo, directeur du conservatoire

midi de mai, sous le toit de la ruche, glissent sur leurs souliers de satin rose au rythme d'une chanson accompagnée de piano. « *Oh, j'ai perdu mon poisson rouge...!* », entonne dans le micro la chanteuse, qui est en même temps secrétaire de l'établissement, Magali. Et puis - rush ! - toute la nuée s'élance dans le palier de l'escalier au son d'un dernier accord.

S.R.

### Les spectacles du conservatoire en juin

- Mardi 11 à 20 h 15 au Trianon : variétés. Orchestre, Solistes et Choeurs sous la direction de Patrice Chazal (sur invitation, à retirer au Conservatoire).
- Vendredi 21 à 20 h 30 à Notre-Dame-de-Clignancourt : Festival Bach, concertos et *Magnificat*, direction Guy Pernoo.
- Jeudi 27 à 20 heures à la mairie du 18e: orchestre juniors et chorale d'enfants (sur invitation).
- A l'auditorium du conservatoire, 29 rue Baudelique : lundi 24 (20 h, 21 h), classes de chant, de musique de chambre adultes, de piano. Mardi 25 (20 h) : l'atelier jazz. Mercredi 26 (20 h), classe de chant. Vendredi 28 (19 h 30), spectacle musical d'un groupe de solfège (10-12 ans).

## Le Chœur de l'Abbaye de Montmartre

Un peu écrasée par le Sacré-Cœur qui se dresse derrière elle, Saint-Pierre est la plus ancienne église de Paris. Sa construction remonte à 1133. Ce soir du 11 mai 1996, sous les voûtes de la vieille église à l'acoustique superbe, les premières notes du psaume 109, *Dixit Dominus*, qui ouvre les *Vêpres solennelles* de Mozart, s'élèvent. Jean-Claude Mugat, qui dirige le chœur, encourage les sopranos d'un mouvement de la main, et sourit. Cela fait quarante ans qu'il dirige ce chœur. Il l'a créé.

Autrefois, cela s'appelait les Petits chanteurs de St-Pierre-de-Montmartre et c'était une chorale d'enfants. Aujourd'hui, recruter des enfants pour chanter est difficile (« *Les enfants font maintenant tant de choses* », dit Jean-Claude Mugat), aussi les adultes sont-ils devenus peu à peu majoritaires. Ce 11 mai, la plus jeune interprète, Stéphanie, a 8 ans, la plus âgée a passé les 60 ans, l'âge moyen se situe probablement autour de 25 ans. Ils ont pris le nom de Chœur de l'Abbaye de Montmartre. Lauréats au forum des chorales d'Ile-de-France, ils chantent Pergolèse (ils ont monté son monumental *Stabat Mater*), Cherubini, Brahms, Fauré, Mendelssohn, bien d'autres... Et Mozart, encore Mozart. « *C'est mon deuxième dieu* », dit en souriant M. Mugat qui est pourtant un catholique fervent.

Le chœur compte 55 participants. « *C'est ce qu'il faut pour avoir toujours 35 choristes disponibles*, commente M. Mugat. *Mais nous recrutons en permanence.* » Bien que la qualité du Chœur de l'Abbaye de Montmartre soit indiscutable, aucun examen ni test n'est imposé aux candidats. « *Ceux qui n'arrivent pas à s'intégrer au chœur s'en aperçoivent très vite eux-mêmes, et cela n'a jamais posé aucun problème.* » En revanche, une grande disponibilité est nécessaire : il y a deux répétitions

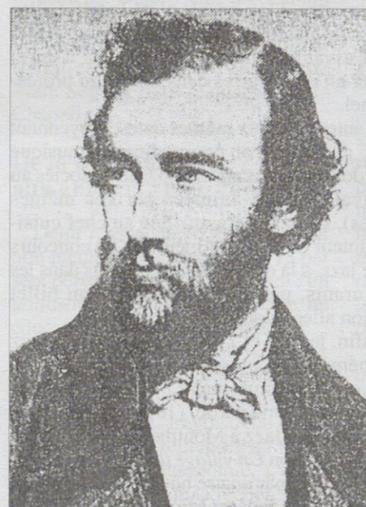


Noël Monner

par semaine et, outre les concerts, on chante la messe un dimanche sur deux à St-Pierre. « *Ça reste la chorale paroissiale.* »

Chanter ensemble, ça crée des liens. Les membres du Chœur ne font pas que chanter. Ils jouent au foot ensemble, organisent des barbecues-parties. Parfois ils se marient entre eux, eh oui...

Chaque année est organisé un voyage, en Italie, en Pologne, en Palestine, au Canada, quinze ou vingt jours avec huit ou neuf concerts et quatre messes à chanter... et un peu de tourisme aussi, bien sûr. Chaque année, en plus des 80 motets et des nombreux chants profanes qui sont en permanence au répertoire, est mise en chantier une grande œuvre. Pour 1996-97, Jean-Claude Mugat voudrait monter la représentation intégrale de *Didon et Enée*, l'opéra de Purcell.



Adolphe Sax, inventeur du saxophone. Les ateliers de la maison Sax étaient installés rue Myrha, dans le 18e.

S majuscule ornait la façade du bâtiment.

A deux pas de là, un autre fabricant d'instruments, le Français Henri Selmer, tenait son atelier de clarinettes sur la place Dancourt (aujourd'hui place Charles Dullin). L'entreprise Selmer était appréciée et se portait bien, et elle absorba Sax en 1928. Le grand S fut maintenu rue Myrha et Selmer y conserva ses ateliers de cuivres (trompettes, trombones, saxos...) jusqu'en 1981. L'immeuble est maintenant résidentiel.

Il y a donc quelques notes de notre 18e dans le saxophone.

Je vous laisse réfléchir sur l'un des projets de l'inventeur Adolphe Sax, qui ne vit jamais le jour : percer un tunnel sous la Butte Montmartre pour rapprocher les quartiers de Paris.

B.C.



Bernard Allouard



Noël Monier

## A la Chapelle, Pierre Hantaï et ses deux clavecins

Pierre Hantaï, un des meilleurs clavecinistes français, habite depuis trois ans une petite maison dans une cour à la Chapelle. Il nous a expliqué pourquoi.

C'est une petite cour, derrière un immeuble du quartier de la Chapelle. Dans la cour, une petite maison, vous montez cinq marches, vous arrivez sur un petit perron, vous frappez à la porte (la sonnette ne marche pas). Là vivent et travaillent Pierre Hantaï et sa femme Elisabeth Joyé, clavecinistes.

Au sous-sol, dans ce qui est probablement une ancienne cave transformée en pièce d'habitation, avec une fenêtre donnant sur la cour à hauteur du sol, voici deux grands clavecins de concert, superbes copies modernes d'un clavecin flamand du début du XVIIIe siècle et d'un clavecin français du XVIIe. Pierre Hantaï est en train de répéter une *partita* de Bach. Autour de lui, sur le carrelage, sont répandus les jouets abandonnés là par son fils Thomas, un an et demi. On entend, quelque part à l'étage, joué par Elisabeth Joyé, le son d'un clavicorde<sup>1</sup>.

«Nous cherchions à Paris, m'explique-t-il, une maison indépendante, sans voisins ni au-dessus ni en-dessous, où nous puissions faire autant de musique que nous voulons sans gêner personne. Il y a trois ans, mon frère Jérôme, qui habitait à l'époque le quartier de l'Évangile, nous a trouvés celle-ci. Ça nous convenait d'autant mieux que ce n'est pas très loin de la gare du Nord (nous donnons beaucoup de concerts dans le nord de l'Europe) et de l'autoroute vers Roissy. Souvent des amis musiciens, après un concert à Paris, viennent dormir chez nous avant de reprendre leur avion le lendemain matin...»

Pierre Hantaï et sa femme sont maintenant tout à fait intégrés au quartier. «Dans l'immeuble et la cour, presque tout le monde se connaît, il y a une tradition très amicale...» Il regrette cependant, comme beaucoup d'habitants de la Chapelle,

l'insuffisance des espaces verts pour son fils Thomas. «Dans les deux minuscules squares voisins, il n'y a que des pelouses interdites. Je voyage dans de nombreux pays, jamais nulle part je n'ai vu autant de pelouses interdites que chez nous. C'est une sorte de passion française...» Il me parle aussi des problèmes de la drogue : «Quand vous voyez des gens en train de se piquer dans l'entrée de votre immeuble, ça fait quelque chose!...»

Pierre Hantaï est un des meilleurs clavecinistes français. A 31 ans, il a déjà une abondante discographie, il est appelé en concert à travers toute l'Europe. Il est reconnu comme un des plus fins interprètes de la musique anglaise de l'époque élisabéthaine (l'époque de Shakespeare). Et l'ensemble *Le Concert français*, qu'il dirige, a réalisé l'an dernier un enregistrement des 1er et 3e concertos pour clavecin de Bach qui est à mon avis le plus beau qu'on trouve actuellement chez les disquaires.

### La passion pour Jean-Sébastien Bach

C'est à l'âge de onze ans qu'il s'est pris d'amour pour la musique du XVIIe et du XVIIIe siècle. Ses deux frères aînés, Marc (qui joue de la flûte) et Jérôme (qui joue de la viole de gambe), avaient déjà attrapé le virus. Mais Pierre, à cet âge-là, rêvait plutôt de devenir peintre comme son père, le grand peintre Simon Hantaï. Il avait un peu étudié le piano, mais sans passion. Et puis un jour, me raconte-t-il, «j'ai entendu à la radio Gustav Leonhardt jouant Bach. J'ai découvert ce qu'était cette musique de l'époque baroque, qui ne m'avait jamais auparavant touché à ce point...»

En ce temps-là, l'idée de jouer la musique du XVIIe ou du XVIIIe sur des instruments d'époque, de la jouer en somme comme elle avait été conçue, paraissait une idée bizarre. On jouait Bach et Couperin sur un piano Steinway sans se poser de ques-

tion ; pourtant ni Bach ni Couperin n'ont écrit pour le piano, puisque cet instrument n'existait pas de leur temps ! On jouait les grandes Passions de Bach avec l'orchestre de Wagner ou de Brahms... Lorsque le Hollandais Gustav Leonhardt, l'Autrichien Harnoncourt commencèrent à jouer la musique ancienne comme elle avait été réellement écrite, nombre de critiques les prirent pour des fous, les affublèrent du terme méprisant de «baroqueux».

Pour Pierre Hantaï, avec ses onze ans, ce fut une révélation. «J'ai décidé d'orienter ma vie vers cette musique.» Son père, heureusement, l'encouragea. Quelques années plus tard il écrivait à Gustav Leonhardt pour lui demander de le prendre comme élève. Leonhardt refusa, puis accepta. Les cours avaient lieu au domicile même du maître. Très vite Pierre Hantaï fut adopté par le milieu de la musique baroque - «un tout petit milieu, où tout le monde se connaît»...

### «Seul le maximum est suffisant»

Maintenant, Pierre Hantaï à son tour reçoit chez lui des jeunes passionnés de clavecin qui ont voulu devenir ses élèves.

De son père, le peintre Simon Hantaï, Pierre a hérité le goût de la rigueur, presque une intransigeance. Il me raconte comment son père, au début des années 80, célèbre, fêté par les puissants (Jack Lang s'intéressait à lui, Mitterrand voulait lui commander les vitraux de la cathédrale de Nevers), alors que ses toiles atteignaient des cotes élevées, a soudain décidé de ne plus peindre, en tout cas de ne plus montrer une seule toile, parce qu'il ne supportait pas le faux bruit de la gloire mondaine, et encore moins la spéculation effrénée qui caractérisait à ce moment-là le marché de l'art. A la manière dont Pierre Hantaï s'attarde à ce récit, on sent qu'il aurait sûrement fait de même, que pour lui le refus de la facilité et du compromis est une vertu essentielle. «Seul le maximum est suffisant», dit-il.

R.M.

### De Bach à Marin Marais, une abondante discographie

Pierre Hantaï a enregistré en solo les *Variations Goldberg* de Jean-Sébastien Bach (chez Opus 111), les pièces pour clavecin des Anglais Farnaby (chez Adda) et John Bull (chez Astrée-Auvidis), des sonates de Domenico Scarlatti (Astrée-Auvidis).

Avec l'ensemble *le Concert français*, qu'il a créé il y a une dizaine d'années avec ses frères et son ami François Fernandez, il a enregistré les concertos K 107 de Mozart, des sonates de Corelli (ces deux disques chez Opus 111), des *Masks and Fantazies* du XVIIe anglais, les concertos pour clavecin 1044, 1052 et 1054 de Bach, de la musique de chambre de Telemann (chez Astrée-Auvidis).

Il a également enregistré avec quelques-uns des meilleurs ensembles baroques européens : avec les Musiciens du Louvre, les Arts florissants, avec Philippe Herreweghe, Jordi Savall, Gustav Leonhardt, avec le Ricercar Consort de Bruxelles, avec Alfredo Bernardini...

Il a participé à la musique des films *Tous les matins du monde* et *Le colonel Chabert*.

Ce dossier sur la musique a été réalisé par Silke Rotzoll, Michèle Stein, René Molino, Bertrand Combaldieu et Jean-Claude Noyé.

(1) Le clavicorde est un instrument qui fit en quelque sorte la transition entre le clavecin et le piano.

## Pierre Etaix hait les pigeons

Pierre Etaix déteste les pigeons et ne l'envoie pas dire. Le comédien-réalisateur (*Le Soupriant, Yoyo*) qui fut le premier à nous livrer ses souvenirs de Montmartrois dans la rubrique *Mon 18e* du premier numéro du *18e du mois*, vient d'écrire un petit livre au vitriol condamnant définitivement ces volatiles. Intitulé *Je hais les pigeons*, cela commence tout simplement par : «*Je hais les pigeons. Surtout les parisiens. D'abord, ils sont laids, gris et prétentieux. Je leur parle et ils ne daignent pas même me regarder.*» Cela commence très fort et cela continue de même : Pierre Etaix les vilipende sur 40 pages : méprisants, vicieux, ricaneurs même dans le roucoulement, sale mentalité, acharnés à nous snober et surtout, ces oiseaux dégoutants nous chient dessus, ils le font exprès... Pierre Etaix n'aime en rien les pigeons, pas même avec des petits pois, «*c'est très quelconque*», et il n'a «*jamais vu couleur plus dégueulasse que gorge de pigeon*» ! Illustré par André François, ce petit livre férocement vengeur inaugure au Seuil une nouvelle collection pour enfants, grands et petits, dont les auteurs sont tous gens de cinéma. (49 F)

## L'Exécution, une BD retraçant le souvenir de la Commune sur la Butte

*L'Exécution*, la dernière bande dessinée de Jean-Paul Dethorey, renvoie au souvenir de la Commune et des révoltés de la Butte Montmartre. Publiée en mai, en ce 125<sup>e</sup> anniversaire de la semaine sanglante, elle raconte l'histoire d'Antoine Renier, un jeune peintre idéaliste qui quitte les beaux quartiers et le conformisme bourgeois dans l'art et dans la vie pour vivre pleinement l'exaltation de la Commune, participer à la reprise des canons et aimer une petite blanchisseuse, tout là-haut, du temps où le Sacré-Coeur ne dominait pas encore Paris. Ça se terminera mal pour lui comme pour la liberté. (Dupuis. 75 F)

## L'histoire d'amour de Montmartre et ses peintres

*Paris-Montmartre, les artistes et les lieux, 1860-1920* : deux historiens de l'art, Sylvie Buisson et Christian Parisot, retracent, plus de 180 illustrations à l'appui, toute une époque, toute une aventure picturale : réalisme, impressionnisme, pointillisme, nabisme, fauvisme, cubisme, futurisme... Renoir, Cézanne, Picasso, Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Modigliani, Valadon et Utrillo, et tant d'autres, montmartrois d'adoption pour un temps ou pour une vie, l'ouvrage raconte leurs itinéraires et leurs pérégrinations, fait revivre la bohème et la fièvre créatrice de tous ceux qui ont marqué à jamais notre sensibilité. Un livre à lire et à regarder.

(Editions Terrail - Bayard Presse. 208 pages. 129 F)

M.P. L.

# 39 ans dans les caves : un des derniers chauffeurs de chaudières au charbon prend sa retraite

L'un des derniers immeubles chauffés au charbon dans le quartier de la Chapelle passe au gaz. M. Cavaciuti, chauffeur de chaudières au charbon, prend sa retraite. Nous l'avons rencontré début mai, un de ses derniers jours de travail.

«*On travaille sept mois sur douze, question de week-end pour M. Mario Cavaciuti qui, entre deux pelletées de charbon versées dans l'immense chaudière, nous parle de son métier de chauffeur. Nous sommes à la Chapelle, dans les caves d'un immeuble. Plus précisément rue des Roses... joli nom, n'est-ce pas ?... pour une activité confinée entre noir et gris.*

C'est un métier rude et M. Cavaciuti ne ménage pas sa peine, depuis trente-neuf ans qu'il exerce cette profession de chauffeur de chaudières à charbon. Il est actuellement responsable du bon fonctionnement de douze chaudières seulement... parce qu'il va prendre sa retraite. Pour gagner sa vie, il faut en faire au moins vingt-cinq : «*L'été, on mange aussi !*»

Il faut se lever tôt, très tôt : en ce moment, c'est à 4 heures que M. Cavaciuti commence. Chaque jour, inlassablement, il répète les mêmes gestes. Il déleste la machine de ses cendres avant de la remplir à la pelle du charbon qu'il convoie dans une brouette. A l'heure des machines à tout faire pour tout, ici rien n'est venu réduire l'effort de l'homme, ou si peu : dans une cave voisine, ce ne sera pas à la pelle mais au seau que M. Cavaciuti effectuera le chargement de la chaudière. Jusqu'à 22 seaux et cela deux fois par jour quand il fait grand froid. Dans cette chaudière, cette année, une quarantaine de tonnes de charbon aura été consommée.

La voix douce de M. Cavaciuti égrène les explications, simplement, posément. Son seul souci est de se faire bien comprendre. Ainsi témoigne-t-il de ce travail titanique sans plainte, sans forfanterie. Les habitants les plus frileux peuvent dormir sur leurs deux oreilles, il veille sur leur confort avec la plus grande attention. Car n'allez pas croire que ce labeur harassant, au milieu des poussières respirées à pleins poumons, n'est qu'une



Françoise Marrié

question de muscles. Une chaudière, ça se dompte. Celle-ci est «incontrôlable», il faut bien la régler quand même, et c'est tout un savoir-faire pour qu'elle ne s'emballe ni ne s'éteigne. «*C'est comme une conduite sur la route.*» Effectivement, il vaut mieux savoir s'adapter.

## Une corporation de natifs des vallées italiennes

«*Entre nous, on discute, on se dépanne !*» Car dans ce métier de solitaires, la solidarité n'est pas un vain mot. Les chauffeurs, avant, avaient leurs lieux de rencontre et d'échanges dans les cafés-charbons tenus par les Auvergnats de Paris. Mais passe le charbon, vienne le gaz. «*C'est le progrès, c'est tout à fait normal*», précise M. Cavaciuti. Son père était chauffeur mais ses enfants ont trouvé une autre profession. Bientôt, il n'y aura plus de chauffeurs ; cette corporation très spécifique, née à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec le développement du chauffage central au charbon, va disparaître. Les chauffeurs, *i scaldini* comme ils se nomment, sont tous originaires d'Italie, plus précisément des deux vallées de Plaisance et Parme. N'était pas chauffeur qui voulait : la profession s'est toujours transmise à l'intérieur de cette confrérie très soudée, qui se retrouve maintenant encore là-bas en Italie pour une grande fête annuelle.

M. Cavaciuti s'est essayé à d'autres activités mais décidément, non, c'est ce métier qu'il a choisi : «*On travaille pour gagner sa vie, oui, mais si j'ai fait ce métier, c'est que je l'aime*». Et à la veille de prendre sa retraite, il ne regrette rien : «*C'est un métier dur mais on est libre*». Quand nous le quittons, son regard s'éclaire soudain pour nous dire qu'il va peut-être pouvoir réaliser un rêve : aller jusqu'en Norvège voir «*le pays où le soleil ne se couche pas*»...

Bon voyage, M. Cavaciuti.

Claire Cartier-Cottin



# 18<sup>e</sup>

## COUPS DE CŒUR

Coups de cœur, c'est le bon plan, la boutique sympa, le lieu à découvrir. Chaque mois, des membres de l'équipe du *18e du mois* vous font partager ici leurs coups de cœur. Ce mois-ci, **Jean-Marie Corvaisier** et **Marie-Pierre Larrivé** ont découvert des décors étonnants.

### Les céramiques du bistrot du métro Simplon

C'est un café minuscule, peut-être le plus petit, sûrement un des plus jolis du 18<sup>e</sup> : une salle en forme de triangle, un bar qui mange la moitié de la place, trois tables rondes, rien de plus... sinon les murs : ils sont entièrement décorés de céramiques datant du début du siècle, avec des motifs floraux très «art nouveau» encadrant un tableau, lui aussi en céramique. Intitulé «*Le roi boit*», il représente une saynète truculente : des paysans fêtant gaiement les rois, de quoi inciter à boire à son tour. De chaque côté du bar, des portes vitrées, elles aussi décorées de vitraux art nouveau. Cela se trouve boulevard Ornano, juste à la sortie du métro Simplon, et cela s'appelle *la Petite Renaissance*. Auparavant, le café s'appelait *le Petit Parisien* mais il a été racheté en 1994 par le patron de *la Renaissance*, une grande brasserie plus loin sur le boulevard, et il a changé de nom.

### Un décor de Poulbot rue Damrémont

43 bis, rue Damrémont, un immeuble comme beaucoup d'autres de cette rue, et dans le hall... douze céramiques fraîches et tendres de Francisque Poulbot, le dessinateur des mômes de Montmartre, signées et datées (1910). Encadrées de colonnettes façon marbre, il y en a six à gauche, représentant les petits poulbots jouant leurs jeux de titis de Paris l'été dans le maquis, et six à droite où ils s'amuse à la saison froide sur les pavés des rues en pente à l'ombre des moulins. Au fond, un laboratoire d'analyses médicales : pour y aller, les poulbots vous font la haie et vous donnent du cœur au ventre.

Une de ces céramiques a servi pour l'affiche de l'exposition Poulbot au musée de Montmartre (12, rue Cortot, jusqu'au 1er septembre).

### Boulevard Barbès : le cinéma et les chaussures

C'est l'univers de la chaussure pas chère, au 32-34, boulevard Barbès, un peu plus haut que Tati. Pour pas cher (de 10 à 99 F la paire), chez Kata, les midinettes peuvent se faire starlettes le temps d'un essayage, se croire sur la Croisette ou sur le grand écran, dans cette ancienne salle de cinéma au décor rococo transformée en magasin de chaussures. Au fond, côté rue des Poissonniers, on découvre, derrière les gondoles de chaussures et les cartons stockés là, une large scène conservée intacte, avec un fronton baroque, et un panneau d'écran où est peint un engin à godets, hyper-réaliste, chargeant des tonnes de chaussures, entre les lourds rideaux de velours cramois. Un grand escalier mène au balcon, superbe avec ses corniches, ses stucs, ses guirlandes polychromes. Superbe aussi la haute voûte avec ses «bronzes» et ses mascarons. On aimerait entendre encore le bruit du projecteur de ciné qui démarre...

## Une petite maison toute neuve rue des Cloÿs

Permis de démolir... petites maisons rasées pour faire place à des immeubles... c'est un air connu à Paris. Mais rue des Cloÿs, c'est une tout autre chanson : au 43, passé le porche, après un passage étroit comme un couloir, une première cour avec l'atelier d'un ébéniste d'art, s'ouvre une dernière petite cour fermée de hauts murs aveugles la séparant du jardin Serpollet - 105 m<sup>2</sup>, pas plus - et là... une maison individuelle vient de se construire, une vraie petite maison conçue par un vrai architecte.

«*Ce fut toute une aventure*, déclare Thierry Molho, l'heureux propriétaire qui y a emménagé en mai. *Je suis tombé en 1990 sur cet atelier en ruine à vendre, tombé amoureux de l'ambiance : la cour, les pavés, le marronnier qui y poussait. J'ai acheté et il a fallu plus de cinq ans pour que le rêve se concrétise : d'abord obtenir le permis de construire : on exigeait un parking, alors qu'une voiture ne peut pénétrer dans ce dédale ! J'ai dû acheter un box à proximité ! Et puis il a fallu consolider le sol truffé de carrières (100 m<sup>3</sup> de béton injecté jusqu'à 60 mètres de profondeur), arracher le marronnier trop vieux mais avec promesse donnée à la mairie d'en replanter un autre. Que de problèmes ! Heureusement, il y avait Pascal Lépicié.*»

Pascal, c'est l'architecte qui a construit la maison, une maison pas si petite que ça (130 m<sup>2</sup> habitable plus 50 m<sup>2</sup> de jardin) s'élevant crème et blanche sur quatre niveaux, cave comprise, jusqu'à dominer le jardin Serpollet, «*une maison toute en facettes, sans rien de linéaire, avec des décalages de niveaux, des passerelles, com-*



Thierry Nectoux

Ce n'est pas tous les jours qu'on construit, actuellement à Paris, des petites maisons individuelles au fond d'une cour.

*me possédant plusieurs façades selon l'endroit d'où on la regarde, une maison qui donne des sensations variées, du douillet au lumineux, au fur et à mesure qu'on monte vers le ciel et qu'on découvre la vue du jardin*», déclare-t-il.

Pascal Lépicié a été un architecte heureux : «*une commande unique, exceptionnelle, une liberté de créativité totale*». Cette maison, ce fut pendant des mois son enfant, il vient de la livrer clef en main et «*maintenant, il va falloir sonner à la porte pour entrer, c'est un peu dur, comme une dépossession*».

Entré enfin dans les lieux, Thierry Molho, qui gère avec son frère une société de communication multimedia, déclare : «*Ma femme avait dû arrêter le piano, là où nous habitons jusqu'à maintenant, à cause des voisins. Et moi j'ai été batteur autrefois. Alors on va s'y remettre, maintenant que nous avons une cave. Et je vais me remettre à la peinture. Et enfin, et surtout, nous allons probablement nous lancer dans un bébé*».

M.P. L.

## «Belle de jour» : au paradis des objets anciens de parfumerie

«*Belle de jour*» : ce n'est pas seulement Cathérine Deneuve vue par Bunuel, c'est aussi le nom d'un parfum créé par d'Orsay en 1922, et c'est encore le nom d'une galerie-paradis des objets de parfumerie anciens, 7 rue Tardieu, pas très loin du pied du funiculaire.

Vitrine et décoration intérieure à l'ancienne, ce magasin n'a que sept ans d'âge mais les objets qui y sont exposés à la vente sont tous d'époque, la belle époque où les flacons de cristal taillé garnissaient les tables de toilette des élégantes.

Yan Schalburg, le propriétaire, par ailleurs expert en flacons de marque (Guerlain, Paquin, Houbigant, Caron, Poiret) vendus à des collectionneurs qui peuvent les payer jusqu'à... 20.000 F, préside aux destinées de sa galerie entouré de 5.000 bibelots précieux, pas moins, tous en parfait état, datant pour la plupart des années 1900 (art nouveau) à 1920 (art déco) : vaporisateurs de toutes tailles et formes (spécialité de la maison), poudriers, flacons à sels, châtelaines, coupes à épingles, bols à éponge (rares car fragiles, on les cassait beaucoup) mais aussi des ustensiles de barbier : flacons à talc, lotion et poudres, en métal.

M. Schalburg propose également des ensembles complets de garnitures de toilette : parfois pas plus de 3 pièces à l'époque des années folles mais jusqu'à 20 pièces à la Belle époque (cela peut coûter dans les 3 ou 4.000 francs mais peut monter jusqu'à 12 ou 13.000 francs).

Touristes, habitants du quartier, amateurs venus de loin défilent chez «Belle de Jour», jusqu'aux régisseurs de films qui viennent louer quelques objets. Viennent aussi tous ceux dont la cristallerie ou l'argenterie de famille a pris un coup de vieux et perdu de son éclat. Dans ses ateliers, on débosselle timbales et théières, on ressoude anses et couvercles, on polit et nettoie rayures et taches sur le métal, on refait la gravure et l'argenture des couverts et des plateaux, on retaille verres, flacons et carafes ébréchés, on recolle les pieds, on détarte, on grave ou regrave des monogrammes, on remplace les bouchons et les cabochons, on réassortit à l'occasion.

Chez «Belle de Jour», galerie unique en son genre, on respire l'ombre d'un parfum de poudre de riz pas encore tout à fait évanoui.

M.P. L.

# Rue des Amiraux : sous les gradins, les plages

A l'angle de la rue Hermann Lachapelle et de la rue des Amiraux se trouve un ensemble immobilier qui, avec ses étages «en gradins», est une des plus belles réussites architecturales des années 1920 à Paris, œuvre d'Henri Sauvage. Il abrite une piscine, elle aussi superbe...

Dans un coin perdu du 18e, juste avant que la ville ne cède à cette friche urbaine balisée par les entrepôts SNCF, les voies du chemin de fer du Nord et le dépôt RATP, se dresse un modèle de la «bonne habitation» des années 1920 : la spectaculaire HB, à gradins (habitation à bon marché, ancienne dénomination des HLM) de l'architecte Henri Sauvage, entièrement recouverte de carrelages blancs biseautés style «métro». Encore que le blanc de certains carreaux mériterait un petit lavage en machine ! La façade, classée depuis 1991, figure dans la seconde liste des monuments historiques.

Cet immeuble, construit, comme son faux jumeau moins achevé mais mieux entretenu du 26 rue Vavin, selon des plans de 1909, a vu le jour en 1922 (Vavin en 1912). Il reflète les préoccupations urbaines, hygiénistes et sociales d'Henri Sauvage, architecte novateur aux idées pionnières qui voulait apporter aux classes sociales modestes, peu habituées jusque-là à de telles faveurs, non seulement l'accès à des matériaux décoratifs élégants et durables mais aussi la possibilité de jouir du bon air et de la lumière : par réflexion, la céramique blanche éclaire la rue, tandis que la disposition des appartements en gradins, c'est-à-dire en retrait les uns par rapport aux autres, permet l'aménagement de terrasses en façade, créant une sorte de cité-jardins verticale. Plus l'étage est élevé, plus on respire (enfin, à l'époque ! maintenant la pollution a gagné en hauteur !).

Autant pour compenser l'étroitesse des logements que pour participer à une sorte de pédagogie sociale, l'ambition des HBM résidait dans la mise en place d'équipements communs aux locataires, parfois utilisables par le quartier. C'est ainsi qu'en 1930 une piscine fut construite à l'intérieur de l'espace laissé libre sous les gradins. (A l'origine, paraît-il, on avait prévu un théâtre, mais l'engouement pour le sport a modifié le projet)

Pour la piscine, une architecture style «paquebot» avec ses hublots, ses deux étages de coursives à balustrade jaune paille desservant un alignement de cabines aux portes jaune canari, un bassin entouré d'alcôves formant des bancs entièrement carrelés de blanc aux frises bleu marine, et un lettrage «art-déco» dans une mosaïque bleu-méditerranéenne pour les panneaux PETIT BAIN, GRAND BAIN et NE COUREZ PAS SUR LES PLAGES, constituent le cadre. Enfilez vos maillots à rayures et à bretelles, et vous y serez parfaits !

Il n'est pas rare que cette merveille serve de

décor à des photos de mode (*Vogue International*, janvier 1993), à des télé-films, à des courts-métrages, et récemment à un spot sur les Jeux olympiques d'Atlanta, qui sera diffusé en juin à la télévision.

Directeur de la piscine depuis cinq ans, Patrick Napoli parle volontiers des particularités qui la rendent si attachante : outre son aspect architectural, elle propose un équipement devenu rare dans les bassins : un marche-pied le long des parois, rassurant pour les paniqués qui n'ont pas pied ! ici, pas de casiers, si faciles à fracturer, mais le privilège d'une cabine personnelle où l'on peut laisser ses affaires et qu'on vient vous ouvrir après la



Photos Christian Adnin

**Photo du haut :** les étages en gradins étaient destinés à offrir aux locataires de cet ensemble HLM (on disait HBM à l'époque) de l'air et de la verdure. **Photo du bas :** l'architecture «paquebot» de la piscine, avec coursives et hublots.

baignade. Le manque de personnel rend malheureusement ce luxe impossible pendant les week-ends ou pour les scolaires (on dispose alors d'un local collectif gardé où l'on dépose son panier porte-habits).

Sans oublier les bains douches (18 cabines) qui existent depuis la construction, et dont la fonction sociale est très importante dans le quartier ; le nombre des entrées (30 000 par an) est comparable à celui de la piscine proprement dite et le tarif est dérisoire.

En soirée, les clubs proposent diverses activités : plongée, natation sportive, brevets de sauvetage, compétitions (FAC, le club des Amiraux, participe aux championnats de France grâce à son entraîneur Michel Berthe) mais aussi natation-détente, aquagym, etc. Monsieur Maurice Grosjean, ancien directeur, se remémore l'époque héroïque du chauffage au charbon, où des équipes de techniciens s'affairaient jour et nuit dans les deux sous-sols, pour alimenter les sept chaudières. Une vraie usine ! L'eau était chauffée par un double bassin, une sorte de bain-marie, et l'air réchauffé par convection naturelle. En ce temps-là, les maîtres

nageurs, en plus de leur mission de sécurité ou d'enseignement, assuraient jusqu'aux tâches de nettoyage du système d'évacuation. Il évoque le toit en verrière hélas aujourd'hui disparu, la salle de gymnastique au bord du bassin transformée en local de rangement et en vestiaire pour les maîtres nageurs, les barres de rééducation physique dans le bassin, les «défense de cracher» ou autres messages sur plaques émaillées bleues.

Il s'agit bien d'un des rares lieux de vie de ce quartier oublié. Merci, M. Sauvage !

**Christine Brethé**

## PISCINE DES AMIRAUX

Entrée : 6, rue Hermann Lachapelle. Tél. 46.06.46.47.

Bassin : 33 m x 10 m.

Température de l'eau : 28° minimum.

Tarif : 14 F (demi-tarif 7 F). Abonnement 3 mois : 188 F (demi-tarif 94 F), valable dans toutes les piscines municipales de Paris.

Nocturne le lundi jusqu'à 19 h 30.

Bain-douche : 7 F (demi-tarif 3, 50 F). Tickets gratuits délivrés par la mairie.

## Service d'Information sur la Rénovation

Immobilière et Hôtelière

Association loi 1901

99, rue du Mont Cenis, 75018 Paris. Tél. 42 23 57 23.  
Cotisation 1995-1996 : 100 francs.

Pour toutes informations personnalisées pour vos travaux d'intérieur.

# Mon 18e, par Anatole, garde-champêtre de la Commune libre de Montmartre

Anatole, le garde-champêtre de Montmartre depuis une trentaine d'années, vient de fêter son 85e anniversaire. Avec sa gouaille et son franc-parler, il nous conte ses souvenirs.

«Mon vrai nom, c'est Jacques Delarue. Anatole est un pseudonyme. Je suis retraité de l'Éducation nationale.

Je suis arrivé à Montmartre en 1953. A cette époque-là, la reprise économique se faisait petit à petit, le plein-emploi était à peu près assuré. Mais il y avait encore, à Montmartre comme ailleurs, des gens qui se regardaient en chiens de faïence à cause des souvenirs de la guerre. Il y en avait qui avaient collaboré.

La place du Tertre était une place ordinaire, avec une boucherie, une blanchisserie, une crèmerie, un marchand de charbon, une épicerie et la fameuse mairie de la *commune libre du Vieux Montmartre*. Elle était splendide, avec une pendule, le drapeau de la commune libre avec le sigle *Art, Gaîté, Bonté*, et sur le côté une plaque rappelant la naissance des Vendanges. Et comme il n'y avait pas l'eau dans toutes les maisons, il y avait encore une petite fontaine.

## Les gosses jouaient au ballon sur la place du Tertre

C'était comme un village. Les gosses pouvaient jouer au ballon et les adultes aux boules. Au début, j'étais plutôt spectateur. Il fallait que je comprenne Montmartre, c'était tellement un truc énorme et je ne savais rien... Et petit à petit, entre les chansons de salle de garde, les poètes, les écrivains, l'histoire de Montmartre, je me suis rendu compte que j'en savais beaucoup plus que je ne croyais.

Je connaissais notamment le répertoire des chansons de Bruant. Je participais aux manifestations qu'organisait Pierre Labric, le maire de la commune libre à ce moment-là. On me l'a présenté, et comme j'avais été tambour-major dans la Première armée française, il m'a nommé officiellement garde-champêtre. Je ne me suis pas intégré tout de suite : c'était un milieu assez fer-

mé, les gens ne me causaient pas. Mais ils ne se causaient pas beaucoup entre eux non plus. C'était un reliquat de l'Occupation. Il y avait à l'époque, autour du folklore montmartrois, une petite faune, une faune insignifiante. Et petit à petit, elle s'est développée et les touristes ont commencé à affluer.

Mon boulot ? Faire le con. Si, si, faire le con, tout ça c'est bidon, je suis une partie du folklore. J'avais créé une fanfare de quatre musiciens dont Mick, ma compagne, tenait la grosse caisse. Je fais partie du canular et non des gens sérieux. J'aime bien, ça me laisse libre, ayant une petite tendance «anar». Je respecte tout le monde, je suis pote avec le curé, je ne vais pas pour autant à l'église, elle est trop froide, je m'enrhume à chaque fois. C'est peut-être moi qui défends le plus Saint-Pierre-de-Montmartre.

## Des Japonais venus retrouver Louise Michel

Il m'est arrivé un jour quelque chose d'in vraisemblable. J'étais dans la mairie avec ma fanfare, des Japonais s'amènent et me demandent de jouer *le Temps des cerises*. Je la leur joue tant bien que mal, et ils se mettent à la chanter en français. Ils étaient venus à Montmartre pour voir la tombe de Louise Michel<sup>1</sup> et parler de la Commune de Paris ! J'étais stupéfié. Ils connaissaient tout ça, alors que nous, en France, on n'en parlait pas. A cette époque-là, l'insurrection de la Commune était à peine évoquée en une ou deux phrases dans les livres scolaires. Je savais que c'était à Montmartre que ça avait débuté.

Il n'y a toujours pas à Paris de rue qui porte le nom de la Commune. C'est une grande honte. Cette histoire a réveillé ma conscience.

Quelque temps après, il y a eu sur la place du Tertre et alentour une mutation commerciale. Tous les petits commerces ont disparu, ils ont été remplacés par des marchands de souvenirs et la pharmacie. La mairie de la commune libre a été vandalisée et est devenue un bureau de change et le syndicat d'initiative. Les bancs, le bien des pauvres, ont été enlevés. La place du Tertre, sans bancs et

1. Mais les Japonais se trompaient : Louise Michel n'est pas enterrée à Montmartre, mais à Levallois-Perret où elle habitait à la fin de sa vie. (NDLR)



Anatole ne manque jamais la Fête des Vendanges de Montmartre (ici, en 1995), où il est la personnalité la plus applaudie.

sans mairie, entièrement vouée au dieu Tourisme, est devenue une place sans âme.

J'ai eu des problèmes de santé assez graves qui ne me permettent plus de sortir aussi facilement. Mais Mick me tient parfaitement au courant. Elle prend des photos, filme en vidéo. Je sais tout ce qui se passe. Je vais tout de même aux différentes manifestations de l'arrondissement et je n'ai jamais manqué la fête des Vendanges. Mais j'ai besoin d'aide pour me déplacer. J'ai déjà choisi mon emplacement au cimetière Montmartre, dans le quartier de Heine, Truffaut et Offenbach. On sera au complet pour la belote.»

Recueilli par Michèle Stein

## Comment naquit la Commune libre de Montmartre

En 1920, trois Montmartrois célèbres pour leurs facéties proclament la séparation de Montmartre et de l'Etat. Ce sont Frédéric, patron du Lapin agile, le dessinateur Jules Depaquit et le poète Maurice Hallé. Des élections sont organisées en vue de créer une commune libre de Montmartre. La liste «antigrattécieliste» de Depaquit, Hallé, Frédéric et Poulbot l'emporte triomphalement, le 11 avril 1920, par 57.835 voix contre quelques-unes (le sérieux des opérations de vote n'étant pas garanti !) devant celles de Picasso, Picabia, H.P. Gassier et Chassin. Depaquit devient le premier maire de la commune libre, dont l'activité principale sera l'organisation de fêtes.

Un an plus tard, Poulbot fondera la République de Montmartre, organisatrice elle aussi de fêtes, mais avec un objectif de générosité : financer des œuvres, dispensaire, colonies de vacances, arbres de Noël, en faveur des gosses pauvres de la Butte...

De nos jours, il existe, à la suite d'une scission, deux communes libres (mais un seul garde-champêtre). La République de Montmartre subsiste elle aussi.



Anatole nous a confié cette photo, prise lors de son 85e anniversaire le 27 avril dernier dans un restaurant de la Chapelle, et où on le voit entouré de sa compagne Mick («cantinière» de la commune libre), et de Daniel Vaillant, maire du 18e, Bertrand Delanoé, Marika Hubert et Claude Estier, conseillers d'arrondissement.

# La saga financière des seigneurs de Clignancourt

Vers 1840, on trouvait, parmi les nombreuses *Images d'Epinal* éditées par la maison Pellerin, une planche intitulée *Histoire tragi-comique du sire de Clignancourt*, une sorte de bande dessinée qui racontait, en vingt dessins et quelques rimes, les aventures d'un personnage ridicule.

«Aux portes de Paris, dans un tout petit bourg, Naquit Jacques Liger, seigneur de Clignancourt», pouvait-on lire sous la première image. Il arrivait au héros du récit toutes sortes de mésaventures. Encore enfant, il s'était assis sur un chat, le prenant pour un tabouret ; le tabouret lui laboura le visage à coups de griffes. Le jour de ses noces, il gesticula si fort pour manifester sa joie qu'il renversa sa jeune épouse, laquelle dut s'enfuir pour échapper au trépas. Et ainsi de suite...

Cette image d'Epinal ne faisait que reprendre un thème de récit comique populaire qui courait à travers la France depuis plus de deux siècles.

Or ce Jacques Liger a existé, et fut réellement seigneur de Clignancourt.

## Comment Jacques Liger devint noble

Il l'était devenu en 1569. C'était le temps des guerres de religion. Les catholiques, partisans du roi Charles IX, se battaient contre les protestants depuis près de dix ans. Mais la guerre coûtait cher. Charles IX chercha l'argent où il y en avait : dans les possessions du clergé, alors fort riche car exonéré de tout impôt. En 1568, avec l'autorisation du pape, il taxa les évêques et monastères de France pour 50 000 écus d'or.

A cette époque, Clignancourt, hameau établi au croisement du chemin des Bœufs (l'actuelle rue Marcadet) et du chemin de la Procession Saint-Denis (rue du Mont-Cenis), dépendait, avec ses terres, de l'abbaye d'hommes de Saint-Denis. C'est l'abbé de Saint-Denis qui exerçait la fonction de seigneur de Clignancourt. Il y percevait le *cens*, c'est-à-dire les impôts dus au seigneur, et y détenait le droit de «haute et basse justice».

Mais il advint que, taxé par le roi Charles IX de 300 écus, l'abbé de Saint-Denis dut, pour pouvoir payer, mettre en vente la seigneurie de Clignancourt et les terres qu'il y possédait. L'acquéreur fut le riche bourgeois parisien Jacques Liger, qui devint ainsi seigneur de Clignancourt et noble, avec comme armoiries «d'azur à la face frettée de gueules, accompagnée en chef d'un lambel d'argent et en pointe d'une étoile d'or».

Ce Jacques Liger était un homme de grosse fortune, un des principaux financiers du parti

catholique. Or, en ce temps de guerre civile, l'arme de la propagande était utilisée à fond. Les catholiques publièrent quantité de brochures satiriques pour ridiculiser les protestants, qui faisaient de même de leur côté envers les chefs catholiques. Jacques Liger fut visé par plusieurs de ces pamphlets, qui connurent un beau succès. Plus tard, alors que les guerres de religion étaient finies depuis longtemps, on continua à se souvenir de ce ridicule personnage appelé Jacques Liger, devenu quelque peu légendaire, et dont personne ne se rappelait qui il avait été réellement. C'est ainsi qu'on le retrouve au XIX<sup>e</sup> siècle sur les *Images d'Epinal*.

## La mauvaise affaire du cardinal de Retz

La famille Liger était installée à Paris depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Ses membres s'étaient fait remarquer pour leur habileté financière. On trouve dans les archives des ancêtres proches ou lointains de notre Jacques Liger cités comme intendants de seigneurs de la plus haute noblesse. Jacques Liger lui-même était, en 1569, lorsque Clignancourt passa sous son contrôle, conseiller du roi et receveur général des comptes de Paris.

A ce premier Jacques Liger succéda son fils, Jacques II, notaire et secrétaire du roi, qui fit aménager à l'emplacement de l'actuel 101, rue Marcadet (en face de la tourelle qu'on voit encore aujourd'hui et qui est un ancien colombier), un beau manoir, avec un jardin comportant des bassins, des statues, des grottes.

La seigneurie passa ensuite à sa sœur Marguerite, veuve de Charles Brisard, puis au fils de celle-ci, Julien Brisard. Mais ce Julien bénéficiait d'une source de revenus qui l'intéressait davantage que la seigneurie de Clignancourt : il avait obtenu le titre d'abbé de la riche abbaye de Saint-Prix. De ce fait, il ne s'occupa pour ainsi dire pas du domaine de Clignancourt, qui dépérit. Lorsque son neveu Claude Brisard, conseiller au Parlement, en hérita à son tour, les bâtiments de la ferme domaniale, les murs et clôtures, tombaient presque en ruine, et les chemins n'étaient plus entretenus. Voyant cela, l'abbaye de Saint-Denis, qui avait conservé un droit de regard, engagea un procès afin de reprendre la seigneurie de Clignancourt qu'elle avait cédée un siècle auparavant à la famille Liger.

Collection Gérard Jouhet



Sur ce dessin, exécuté d'après un plan du début du XIX<sup>e</sup> siècle, on distingue en bas le hameau de Clignancourt, au croisement du chemin des Bœufs (rue Marcadet) et du chemin de la Procession-Saint-Denis (rue du Mont-Cenis).

L'abbé de Saint-Denis de ce moment-là, c'était le cardinal de Retz, qui a laissé un nom illustre dans l'histoire : il avait été un des chefs de la Fronde et il est l'auteur des célèbres *Mémoires* dont on admire encore le style incisif et brillant. Le 30 septembre 1666, le Grand Conseil rendit son arrêt, ordonnant que «ledit seigneur cardinal, en ladite qualité d'abbé de Saint-Denis, rentrerait en la propriété, possession et jouissance de ladite terre de Clignancourt et domaines en dépendant, en remboursant au sieur Brisard les réparations, augmentations et améliorations qu'il prétend avoir été faites tant par lui que par ses prédécesseurs»...

Mais en additionnant les sommes qu'il devait verser à Claude Brisard (environ 26 000 livres) et les frais de remise en état du domaine, le cardinal de Retz s'aperçut qu'il avait fait une mauvaise affaire. Aussi, trois ans plus tard, il revendit la seigneurie de Clignancourt, pour 24 080 livres (donc à perte), à l'Abbaye des Dames de Montmartre. L'abbesse de Montmartre, qui était à cette époque la très noble François-Renée de Lorraine, devenait ainsi à son tour seigneur de Clignancourt.

## Impôts à tous les étages

Donc la seigneurie passait de main en main. Et les habitants de Clignancourt, dans tout ça ?

On comptait parmi eux quelques familles bourgeoises, qui avaient là leur résidence principale ou leur maison de campagne. Mais la plupart étaient des paysans.

Une partie des terres appartenait en pleine propriété au seigneur ; les paysans qui y travaillaient étaient, soit ses employés directs, soit des fermiers qui lui payaient un loyer, généralement fort élevé. D'autres paysans étaient propriétaires des terres qu'ils travaillaient ; dans ce cas, ils versaient au seigneur les droits féodaux, c'est-à-dire des impôts.

En échange, le seigneur était responsable de la sécurité publique, ce pour quoi il disposait du droit de «haute et basse justice» et installait une «prévôté» (un poste de police). Ce droit de justice pouvait d'ailleurs être source de profits, à travers les amendes et confiscations.

Le seigneur devait aussi assurer l'entretien des chemins et quelques autres services publics. Il le

faisait plus ou moins bien. La famille Brisard, comme on l'a vu, le faisait plutôt mal.

Mais souvent il y avait plusieurs étages de noblesse au-dessus des paysans. A Clignancourt, en dessous de la famille Liger-Brisard, il existait plusieurs «arrière-fiefs», c'est-à-dire des nobles de moindre envergure, vassaux des Liger. Il y avait le fief qu'on appelait «la Fosse-Turquam», fief très ancien (on en trouve trace dès 1232 dans un contrat), et dont les titulaires (les familles Harent, puis Verdolo, puis Turquam, etc.) avaient le droit eux aussi de se faire appeler «sire de Clignancourt». Il y avait aussi un autre arrière-fief, dit «de Pommereux». Les titulaires de ces arrière-fiefs percevaient eux aussi des redevances auprès des paysans.

L'existence de ces divers étages de noblesse alourdissait donc les charges des habitants de Clignancourt. En outre, ils devaient aussi une redevance au clergé, la «dîme».

Les droits seigneuriaux, c'était à l'abbaye de Saint-Denis puis à la famille Liger qu'ils avaient

### Origine du nom de Clignancourt

*La terminaison «ville» qu'on trouve dans beaucoup de noms de lieux et de communes de France vient du latin «villa» qui signifie «ferme», et indique donc l'existence, à l'origine, d'un domaine agricole de l'époque gallo-romaine (avec la maison du maître et celles des ouvriers agricoles tout autour). La terminaison «court» (racine d'origine germanique) désigne exactement la même chose, mais à l'époque des Francs. «Clignancourt», ou «Clignencourt» comme on écrivait jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, ce serait donc la ferme de «Clignen». Mais «Clignen» n'est pas un nom franc ; il s'agit donc probablement de la déformation du nom d'origine, qui pourrait être, selon certains spécialistes, «Hacchlin». Clignancourt aurait donc été à l'origine un domaine agricole appartenant à un Franc nommé Hacchlin, ou quelque chose dans ce genre-là.*

dû les payer. Mais pour la dîme, ils avaient toujours relevé de la paroisse Saint-Pierre de Montmartre, laquelle était juridiquement une dépendance de l'abbaye : l'abbesse de Montmartre touchait la dîme, et assurait l'entretien de l'église, du curé et de son vicaire. Si bien qu'après 1669 l'abbesse de Montmartre toucha des paysans de Clignancourt à la fois l'impôt seigneurial et l'impôt dû au clergé.

L'abbesse de Montmartre défendait avec énergie ses droits. A un certain moment, le curé de Montmartre manifesta l'intention de percevoir lui-même la dîme. L'abbesse s'y opposa vigoureusement. En 1674, le roi voulut reprendre sous son autorité le droit de justice à Montmartre ; l'abbesse protesta avec tant de véhémence qu'en 1676 Louis XIV céda et lui rendit ses droits.

En dehors des droits seigneuriaux et de la dîme due au clergé, les paysans payaient également la «taille», impôt collecté par l'administration royale, dont le poids ne cessa pas de s'alourdir aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Son calcul n'était pas lié aux revenus réels. Les nobles et le clergé en étaient exemptés.

Enfin, le roi et les seigneurs conservaient le droit de chasse ou «de garenne» dans les parties boisées de Clignancourt. On ne pouvait vendre ces terres ou les mettre en exploitation qu'avec l'accord de la «capitainerie royale». Par exemple, on trouve en date de 1765 un document



La tourelle située au coin des rues Marcadet et du Mont-Cenis (ici, vue sur une carte postale de 1904) est un ancien colombier.

provenant de l'administration royale qui autorise l'ouverture de carrières sur des terrains appartenant à une dame Guilleret, sous réserve non seulement que cela ne cause aucun dommage à la fontaine proche, mais aussi «aucun préjudice pour les plaisirs de Sa Majesté». Sur ces terrains de chasse, les garde-chasse royaux favorisaient la prolifération des lapins, lesquels faisaient des ravages dans les cultures voisines. (Ces garde-chasse étaient logés dans un bâtiment appelé «la Hutte-aux-Gardes», situé à l'emplacement actuel du 212, rue Marcadet.)

### Les cahiers de doléances de 1788

Cependant, malgré les nombreuses charges qui pesaient sur leurs épaules, les paysans de Clignancourt et de Montmartre étaient, contrairement à ceux de beaucoup d'autres régions, relativement prospères, en raison de la richesse des sols et de la proximité des marchés. Aussi, lorsqu'en 1788 ils rédigeaient, comme tous les Français cette année-là, leurs «cahiers de doléances», s'ils critiquèrent les droits féodaux et les impôts, ils le firent cependant en termes modérés. Pour ce qui concerne les garennes par exemple, ils en demandaient la suppression, «sauf si elles sont établies au milieu des 67 arpents appartenant aux seigneurs». Ils demandaient aussi qu'on entretienne mieux les chemins et les fontaines. Ils souhaitaient que les taxes soient basées sur la récolte et non fixées à l'avance.

En abolissant totalement les privilèges de la noblesse et du clergé durant la nuit du 4 août 1789, puis en chassant les religieuses de l'abbaye de Montmartre et en saisissant leurs possessions comme «biens nationaux», le mouvement de la Révolution devait aller beaucoup plus loin et mettre un terme brutal et définitif à l'histoire des seigneurs de Clignancourt.

Noël Monier

### Le Prince des Sots à Clignancourt

*Un seigneur pouvait collecter lui-même les taxes qui lui étaient dues au titre des droits féodaux. Il pouvait aussi les «affermer», c'est-à-dire confier à un financier la collecte et le profit de ces taxes, moyennant une redevance forfaitaire annuelle que ledit financier s'engageait à lui verser. C'est ce que fit l'abbaye de Saint-Denis, par un contrat du 6 octobre 1565, en confiant la collecte des droits seigneuriaux sur Clignancourt au nommé Pierre de Rue. Celui-ci était par ailleurs maître boulanger à Paris et «prince des Sots» de la capitale, c'est-à-dire chef d'une confrérie chargée d'organiser des défilés carnavalesques et la représentation de pièces de théâtre burlesque appelées «soties».*

## L'école de jazz de la rue Doudeauville en liquidation

Plus aucune note de musique ne résonne au 83 bis de la rue Doudeauville : le CIM (Centre d'informations musicales), une des plus anciennes et des meilleures écoles de jazz de Paris, mis en liquidation judiciaire, a dû fermer ses portes au début de mai. (Voir le reportage sur le CIM dans notre n° 7.) Alain Guerrini, créateur et directeur du CIM, était un remarquable critique de jazz et un amateur passionné, mais un piètre gestionnaire. Après sa mort l'été dernier, personne n'a pu redresser la situation financière. Le trou est de 2 millions de francs. Un certain nombre de professeurs et d'élèves ont créé une association en vue de reprendre l'école, mais on ignore encore si ce projet pourra aboutir.

## BD-Scope, une lettre d'information sur la BD publiée dans le 18e

Une toute neuve lettre mensuelle d'information vient de sortir en mai, *BD-Scope*. Consacrée à la bande dessinée et au dessin de presse, destinée aux professionnels (éditeurs, libraires, bibliothécaires), elle donne sur 16 pages toute l'actualité de ce secteur foisonnant avec en prime des dossiers sur les dessinateurs, leurs vies, leurs moeurs, leurs oeuvres. Ni fanzine, ni lettre promotionnelle pour qui que ce soit, *BD-scope* est publiée par une rédaction indépendante, basée dans le 18<sup>e</sup>, au 53 de la rue des Cloys. Directeur de la publication : Emmanuel Lemieux. Administrateur et directeur financier : Michel Castillon, celui même qui depuis son atelier de la rue Montcalm fabrique des assemblages et des présentoirs promotionnels pour l'industrie culturelle (livres, films, BD). *Aladin, Le Roi Lion*, c'est lui. Souvenez-vous, nous en avons parlé dans notre numéro de juin 1995.

□ *BD-scope* : 2.000 exemplaires diffusés. 38 F le numéro. 130 F l'abonnement)

## Un buste de Jean Gabin au lycée Dorgelès rue de Clignancourt

Une sculpture représentant Jean Gabin sera inaugurée le 21 juin au lycée professionnel Roland Dorgelès, 63 rue de Clignancourt, où Jean Moncorgé, dit Jean Gabin, fut élève. Le buste, œuvre de notre ami Pinter, sera exposé dans une vitrine. Daniel Vaillant, maire du 18<sup>e</sup>, fera l'inauguration : il est allé lui aussi en classe dans cet établissement, sur le mur duquel une plaque rappelle le passage d'un autre ancien élève très célèbre, Paul Doumer, qui fut président de la République.

## Carnaval à la Salle de l'Indépendance

Samedi 9 juin, la *Compagnie des Oiseaux de nacre* organise, à la salle de l'Indépendance, 48 rue Duhesme, ce que les trois comédiens et trois musiciens qui la composent appellent un «carnavalentin» : autour de la pièce *Le cabaret bleu*, d'après Karl Valentin, adaptée et mise en scène par Frédérique Forgeard, il y aura de la musique, un apéritif-concert, des attractions pour les enfants. Les spectateurs sont invités à venir maquillés ou masqués. Karl Valentin est un auteur burlesque allemand des années 20 et 30, dont l'humour absurde, caustique, est étonnamment moderne

□ Renseignements : 42 51 33 83.

par Michèle Stein et Rose Pynson

### Au Lavoir moderne parisien Ode maritime

Spectacle mis en scène et interprété par Pascal Roigneau sur un poème de Fernando Pessoa (publié en 1915).

Le lieu, insolite : un ancien lavoir de la Goutte d'Or ; de superbes charpentes anciennes servent de mâts de misaine et de misère au poète Fernando Pessoa, ici sous le nom d'Alvaro de Campos, ingénieur naval, qui regarde entrer les bateaux dans le port de Lisbonne. Le quai, le bateau, la mer, points de départ pour un voyage fantasmagique à travers toutes les mers, toutes les aventures, africaines, américaines, dans des abordages, des pirateries, des viols. Lyrisme débridé où le poète se fait pillard, bateau, femme, tempête violente, pour retomber soudain sur le quai. L'ingénieur retourne à ses bateaux de commerce. Une mise en scène sobre, une interprétation très forte de Pascal Roigneau, seul en scène toute la durée du spectacle. Une performance.

R.P.

□ 35, rue Léon, 42 52 09 14. Jusqu'au 9 juin.

### A l'Atalante Un fils de notre temps

d'après le roman d'Ödön Von Horvath, mise en scène de Sylvain Maurice, avec Michel Quidu.

C'est la prise de conscience d'un jeune soldat infirme sur l'absurdité de la guerre. En un long monologue, ponctué d'un fond sonore de carillons rappelant l'univers fantastique du rêve, Michel Quidu nous emmène du château hanté de la foire au champ de bataille sanglant. Le jeu de la lumière évolue et nous fait découvrir des aspects très différents du personnage, enfermé à la fin derrière des barreaux de lumière symbolisant sa prison future. Vies gâchées pour ce «Fils de notre temps» par des temps sales et froids.

M.S.

□ 10, place Charles Dullin, 46 06 11 90. Jusqu'au 30 juin.

### Au théâtre Montmartre-Galabru Elodine enchante Merlin

Spectacle pour enfants, les mercredis et samedis à 14 h.

Mathilde, 6 ans, nous dit ce qu'elle a préféré : «Celui qui avait des carottes sur la tête et qui dansait le rock. Et puis aussi Elodine quand elle a peur de l'araignée. Elle donne la main à Tifou, elle croit que c'est Tifou, et c'est pas Tifou, c'est un champignon. Et quand Tifou descend vite de cheval, et Elodine aussi, il se dépêche de l'attacher à un arbre. Il n'y a pas de cheval et on croit qu'il y a un cheval. Et aussi le champignon qui était une fée et qui avait un cheveu sur la langue, elle disait toujours : «Zule, Zule» pour Jules César. Et le farfadet avec des pompons au derrière et le chevalier Tukrin avec un pompon sur la tête qui bouge tout le temps. Et puis, chaque fois que Merlin arrive, ça fait de la fumée partout. Ça m'a bien fait rire.»

□ 4, rue de l'Armée d'Orient, 42 23 15 85. Jusqu'au 29 juin.

### A l'Espace Acteur Quai Ouest

de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Benoît Théberge.

Tout se passe dans un entrepôt désaffecté, où se fait conduire Koch par sa secrétaire pour se suicider. Mais tout ne se passera pas aussi simplement, car la population marginale qui vit là n'a pas du tout envie de voir débarquer la police. L'intrigue va se développer autour des négociations qu'entraîne ce suicide embarrassant. C'est une histoire tragique et émouvante, traitée sur le ton de la dérision et de l'humour, dans le style très personnel de Bernard-Marie Koltès, mort en 1989 à 40 ans.

M.S.

□ 14 bis, rue Sainte-Isaure, 42 62 35 00. Jusqu'au 23 juin.

### Musique et danse



Noël Monnier

Brahim Izri

□ **Brahim Izri**, un des grands chanteurs kabyles, le 14 juin à la **Cigale**. Egalement à la Cigale : le 10 juin, le groupe **Divine Comedy**, et le 20 juin **Grant Lee Buffalo**. 124, bd Rochechouart. 49 25 81 75.

□ **Flamenco au Trianon** les 19 et 20 juin avec **Lole Montoya** et la famille Montoya (une des plus grandes familles de cet art). 80, bd Rochechouart. 42 52 21 25.

□ **Flamenco à la Cigale** (grande salle) les 12 et 13 juin avec le danseur **Adrian Galia** (un des «géants de la danse», qui a participé à des galas avec Sylvie Guillén, Maya Plissetskaïa, Patrick Dupont, et qui a fait le tour du monde récemment comme danseur vedette de la Compagnie de Cristina Hoyos).

□ **La danse dans tous ses états** : du 22 au 27 juin, six nuits de fête au **Divan du Monde**. Des spectacles (danse africaine, danse acrobatique, danse contemporaine, hip-hop, modern-jazz...), des groupes, et certaines nuits, après le spectacle, initiation à des danses nouvelles. De 50 à 125 F selon les soirs. Egalement au Divan, le 12 juin, **les Baûls**, «troubadours mystiques» du Bengale. 75, rue des Martyrs. 44 92 77 66.

□ Voir également notre dossier musique (pages 9 à 12).

### Une exposition

#### Max Lanci

à la galerie *la Caserne*, 4 rue Feutrier (42 55 57 68).

Max Lanci, 36 ans, travaille sur des fragments d'images et de textes avec la technique de l'*effacement*. Le support est une page de magazine sur papier glacé qui donne son titre à l'œuvre, l'outil est le solvant qui permet d'effacer, complètement ou partiellement, ou de diluer les encres d'imprimerie en une masse plus ou moins compacte, pour ne garder de l'image initiale que des détails, pieds, mains, fragments de corps, objets, qui acquièrent du coup une étrange présence... Max Lanci expose aussi des sculptures : *Elégie*, *Cage et oiseau* sont en bois de platane calciné récupéré par l'artiste dans la maison de son enfance. (Jusqu'au 15 juin.) Une deuxième exposition (17 juin-25 juillet) proposera des sculptures en paraffine et épines de rosier, et des huiles sur toile et bois.

M.S.

## Ce journal ne peut vivre que grâce à ses lecteurs. Pour que le 18e du mois continue, abonnez-vous !

- Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18e du mois» : 230 F (130 F abonnement + 100 F cotisation)
- Je souscris un abonnement de soutien : 500 F (130 F + 370 F cotisation de soutien)

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : ..... Prénom : .....

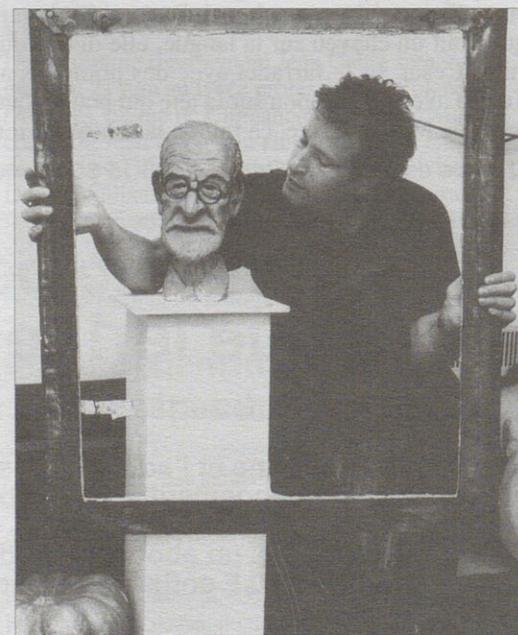
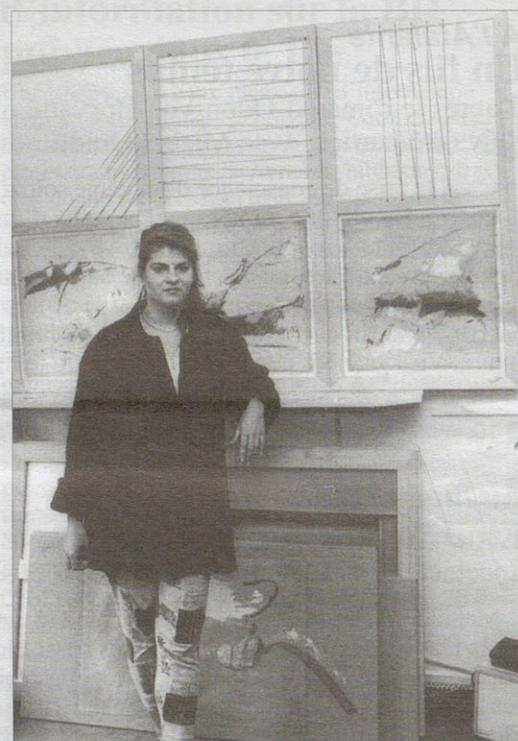
Adresse : .....

Du vendredi 14 au lundi 17 juin

## Carré d'Art Goutte d'Or : les artistes prennent le métro et retournent à l'école



Pour illustrer cette page, nous avons choisi (de façon tout à fait subjective et arbitraire) cinq artistes du Carré d'Art tels qu'on pouvait les découvrir l'an dernier - et qu'on pourra les redécouvrir cette année.  
**Ci-contre** : Bob Shigeo et ses mobiles.  
**Ci-dessus** : Frédéric Marquis et ses sculptures-paysages.



**De haut en bas** : François-Xavier Houllier, styliste. Muriel Gosselet, peintre. Patrick Pinter et ses sculptures-caricatures. Mais beaucoup d'autres sont à découvrir en suivant, entre le 14 et le 17 juin, d'atelier en atelier, le jeu de piste du Carré d'Art...

Les artistes prennent le métro et retournent à l'école du vendredi 14 au lundi 17 juin lors de Carré d'Art Goutte d'Or, la manifestation annuelle où les créateurs du quartier ouvrent leurs ateliers au public. Comme chaque année, on pourra voir, dans les rues de la Goutte d'Or et alentour, des groupes d'amateurs chercher, programme en main, de maison en maison les adresses des ateliers d'artistes, comme pour un jeu de piste.

Carré jaune bordé de traits noirs : en cette cinquième année, le logo de Carré d'Art est bien connu et les visiteurs savent reconnaître les fanions leur annonçant tel et tel peintre, potier, graphiste, photographe, créateur de bijoux, publiciste, modeleur...qui individuellement ou en groupes s'offrent à la vue de tous quatre jours durant. Ils sont plus de 70 cette année à s'exposer dans 44 lieux du quartier.

### Silhouettes le long du métro aérien

Carré d'Art car la manifestation s'inscrit, grosso modo, dans un carré délimité par quatre stations de métro : Marcadet-Poissonniers, Barbès-Rochechouart, La Chapelle et Marx Dormoy. En 1996 cependant, le Carré s'orne comme une comète d'une longue queue flottant jusqu'au métro Jaurès. Ils sont en effet douze artistes cette année à apporter un plus : une guirlande de grandes silhouettes qui caracolent tout au long des poutrelles du métro aérien.

Toiles peintes en noir et blanc ou en couleurs sur armatures de fer, réalistes ou surréalistes, ces silhouettes vont être accrochées en avant-première de la manifestation dès le 6 juin et y rester jusqu'au 24. La RATP, partenaire de Carré d'Art chaque année, s'est spécialement impliquée cette fois-ci : outre cette décoration sur la ligne Etoile- Dauphine, des artistes du Carré d'Art exposent

dans les stations La Chapelle et Marx Dormoy.

Coordinateur de l'opération des silhouettes, le sculpteur Alain Jacomy a choisi pour les préparer un atelier pas comme les autres : la maternelle du 57, rue de la Goutte d'Or. C'est non seulement devant les petits qu'Alain Jacomy a travaillé mais avec eux. Artistes à part entière, les gamins de la maternelle ont dessiné des bonshommes et ces bonshommes agrandis et montés sur armatures feront partie de la guirlande de silhouettes, au niveau du métro Barbès.

Contribution occasionnelle et éphémère ? Non pas. «L'école a un projet artistique : que l'enfant consommateur de culture devienne créateur de culture, qu'il se l'approprie», souligne Odette Osmanovic, la directrice. Deux ans déjà que l'école participe à Carré d'Art et elle veut encore aller plus loin. «Nous avons bénéficié de la présence d'Alain Jacomy, artiste invité. Nous aimerions maintenant avoir un artiste résidant à l'année», ajoute la directrice et elle lance l'invitation. Seules conditions : «Ne pas être morbide et ne pas faire une oeuvre trop fragile, attention enfants!». Déjà d'ailleurs, l'école sert de «garde-mobiles» à un autre créateur de Carré d'Art : Bob Shigeo. Une dizaine de ses mobiles légers et aériens y sont laissés en dépôt à l'année, exposés dans les salles pour le plus grand plaisir des enfants, des parents et des instit's.

Quant à Jacomy, il abandonne, durant les quatre jours de portes ouvertes, la maternelle Goutte d'Or pour s'installer dans celle du 18 rue Richomme, autre partenaire de la manifestation, qui accueille, outre ses sculptures, les oeuvres de huit autres artistes peintres et photographes.

**Marie-Pierre Larrivé**

□ Renseignements et distribution du programme avec une carte détaillée : Bazar't, 21 rue Cavé, tél. 42 23 56 56.